

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination continue. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

13^{ME} ANNÉE, No 631.—SAMEDI, 6 JUIN 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



D'après une photographie Laprés & Lavergne.

J. Berthiaume

Chevalier commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et Saint-Georges, lieutenant-gouverneur de la Province de Québec

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 30 MAI 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—A bâtons rompus, par Gaston-P. Labat.—Chronique européenne, par Rodolphe Brunet.—Poésie : Fleurette, par E. B. — Elle avait vingt ans, par J. St-J. — Le R.P. Point, S. J.—Nos gravures.—Pot de pensées. — Nouvelle : Le pardon, par Gaston Cerfrère. — Un rêve bienfaisant, par Alphonse Gagnon. — Carnet du *Monde Illustré*.—Approbation, par Violette.—Courrier de la mode, par Blanche de Gery.—Conseils pratiques.—Pour les dames (avec gravures).—Les harangues de Napoléon Ier.—Nouvelles à la main.—Comme quoi l'éléphant peut mater un singe (comique).—Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les dames.—Feuilletons : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin ; En détresse, par Jules Mary.

GRAVURES.—Portrait de sir Adolphe Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec.—Nos pompiers montréalais à Londres : L'équipe expéditionnaire : Le colonel Stevenson et le chef Benoit ; L'échelle Colletterie montée devant le poste No 16 ; Le double-dévidoir avec son équipage ; L'échelle Colletterie repliée.—La fête de la reine à Montréal : La grande parade des volontaires sur le parc Logan et le Champ-de-Mars.—Sainte-Anne des Plaines : L'église ; Le couvent ; Le presbytère ; La gare. — Portrait du R.P. Point, S. J.—Gravure de mode.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT QUARANTE-QUATRIÈME TIRAGE

Le cent quarante-quatrième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de MAI), aura lieu samedi, le 6 JUIN, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 42, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.

A BATONS ROMPUS

Je ne sais si c'est l'effet de la température variable que nous avons ou l'influence des frondaisons, mais aujourd'hui je me sens frondeur, et je suis disposé à tomber sur bien des choses. Peut être est-ce aussi l'effet de l'atmosphère politique ambiante qui nous envahit, semble vicier l'air, le rend lourd et pesant, tout comme à la veille d'un orage, la nature elle-même se sent abattue. En effet, quand une journée accablante nous fait pressentir l'ouragan, chacun s'écrie d'un air fatigué : "Il va faire de l'orage." En temps d'élection, on ne peut faire un pas sans rencontrer quelqu'un qui vous dit mystérieusement : "Ça va chauf-

fer." Or, comme tous ces individus dont les uns voient en rouge, les autres en bleu, moi je vois tout en noir, et pour faire diversion à toutes ces couleurs changeantes et caméléoniennes, j'ouvre ma croisée pour contempler le vert de la nature, cette couleur éternelle de l'Espérance.

* *

Parlons donc de choses sérieuses et utiles. J'ai déjà parlé de celle-ci, et si j'y reviens encore, c'est qu'il y va de l'intérêt public.

Dernièrement, un pharmacien a été condamné à payer des dommages, une amende, parce que son commis, par erreur, avait empoisonné une personne. Il avait donné de l'émétique à la place de sous nitrate de bismuth.

En effet, ces deux produits se ressemblent beaucoup physiquement, tout comme le sulfate de zinc ressemble beaucoup au sulfate de soude ou de magnésie, tout comme la strychnine ressemble à la santoline.

Il y en a bien d'autres.

Je répète que cette ressemblance n'ait lieu que physiquement, c'est-à-dire pour l'œil, et que si les uns et les autres sont employés en médecine, c'est le dosage, la quantité, qui en fait un sauveur ou un empoisonneur.

Comme il serait trop long d'expliquer, dans ces quelques lignes, ce que nous voulons dire, le lecteur le comprendra facilement par notre suggestion.

Ce serait pour éviter ces erreurs fatales, commises tantôt par l'homme de profession, quelquefois par l'intéressé lui-même, de ne se servir que de bouteilles bleues ou de papier bleu pour tous les produits dangereux ou externes, et de flacons blancs ou de papier blanc pour les produits destinés à l'usage interne. Etant donnée cette suggestion devenue obligatoire de par la loi, personne ne se trompera plus... Allons ! messieurs les pharmaciens, un bon mouvement par vous même et pour votre honneur professionnel et pour la santé de Sa Majesté le Public.

* *

Dernièrement encore, je souligne le mot afin d'attirer l'attention de qui de droit, deux prisonniers se sont échappés en descendant de la voiture cellulaire, et cela devant le Palais de Justice et à la barbe de leurs gardiens. Comme cela n'est pas la première fois, et qu'on n'a pas encore pris de mesure pour éviter que cela se reproduise, je crois devoir en parler de nouveau pour émettre une autre suggestion.

Et d'abord, je trouve peu honorable pour la ville de Montréal, et très mauvais pour certain public, de voir cet engouffrement et ce désengouffrement des prisonniers sur la voie publique. Cela fait mal au cœur des honnêtes gens et attire la curiosité malsaine des badauds, souvent même des gens sujets à caution qui semblent venir narguer la loi, peut-être même de complices, lesquels, par un geste convenu, peuvent correspondre avec un prisonnier et dérouter ainsi la piste de la justice. En outre, il est écœurant de voir une mère ou un père en pleurs venir assister à l'engouffrement de leur enfant, etc., souvent même de voir un individu qui, pour une peccadille dont il sort mains nettes, accouplé par les menottes avec un vrai criminel.

Toutes ces choses là sont, je le répète, malsaines, écœurantes. Mais, où je veux surtout en arriver, c'est à la fuite des prisonniers, ce qui est un danger pour la société, car il y en a qui ont déjà pris la poudre d'escampette et qu'on n'a jamais repris.

Pour éviter pareille chose, pourquoi ne construirait-on pas une cour de soixante pieds, à l'arrière du Palais de Justice, juste au coin de l'endroit où la voiture s'arrête actuellement, dans l'angle de l'escalier existant et faisant face au Champ-de-Mars. Il y a certainement de la place, cela ne déparerait rien, coûterait fort peu, et ainsi enfermés, les prisonniers ne pourraient plus s'échapper ni être un sujet de spectacle scandaleux.

Si cela ne se fait pas, je ne désespère pas de voir quelque jour un prisonnier s'échapper, enfermer ses gardiens à sa place, monter sur le siège et traverser la 45e ligne.

Arrivons maintenant au "Monument national," ces édifice bâti à la gloire de nos gloires canadiennes. Là encore, je trouve à redire et je suis surpris que l'auto-rité n'est pas déjà sévi.

Je ne suis certainement pas plus catholique ni plus patriote qu'un autre, mais il est deux choses qui me choquent et m'attristent profondément.

Pour mon patriotisme, c'est de voir qu'on exhibe, au Monument National, les grands crimes et criminels du jour. Pour mon catholicisme, c'est d'entendre tous les jours, voire même le dimanche, le boniment qu'on y débite à la porte, d'une voix grasse et pâteuse qui sent la barrière :

—Venez voir le crime de Saint-Henri, l'assassinat de la rue Bonsecours, la tragédie de Valleyfield, les régions infernales, etc., etc.

A cette annonce, les honnêtes gens se retournent avec dégoût, et je crois qu'on ferait acte de patriotisme en balayant cette ordure là.

* *

Le mouvement féministe, mouvement dans lequel je n'entrerai jamais, autrement dit "Congrès pour l'avancement des femmes" fait beaucoup parler de lui depuis quelque temps. Diatribes, polémiques, chroniques se sont mis de la partie. Comme cela amuse et fait rire le bon public, je laisse aux intéressées le soin de lui continuer cette joie inoffensive. Toutefois, je ne puis résister au désir de conter l'anecdote suivante, qui semble être comme le résultat à courte échéance de ce mouvement.

Me trouvant, il y a quelques années aux Etats-Unis, je faisais visite à une dame américaine, adepte du mouvement féministe. J'entrai dans le vestibule, où se trouvait déjà un visiteur, et j'entendis le dialogue suivant :

—Qui est là ! demanda la maîtresse de la maison, du haut de l'escalier.

—C'est le tailleur de monsieur qui vient essayer les culottes de madame.

—C'est bien, Française, faites monter...

Gaston P. Labat

CHRONIQUE EUROPÉENNE

PARIS, vendredi 8 mai.

Ce matin, je traversais les Champs-Élysées, où je revis, ébloui, les gaietés du paysage caressant de beau soleil. Les oiseaux chantaient à toute volée pendant leurs joyeux ébats, et les jeunes familles des vieux arbres semblaient applaudir au triomphe du printemps dans son renouveau. Tout papillonnait de jeunesse et de vie dans l'éternelle nature.

Les grands chevaux attelés aux coupés de maîtres descendaient prestement l'avenue des Champs-Élysées. Sur la verdure des pelouses jouaient les petits enfants des fortunés de Paris.

Et tout l'ensemble de ce jardin merveilleux, unique, clamait le bonheur, abolissait la tristesse et élevait la pensées vers les plus hautes sphères.

* *

SAINT-GERMAIN, dimanche, 10 mai.

En arrivant, après avoir passé sous les deux derniers tunnels, radieusement enchanteurs, se dresse la ville de Saint-Germain, aux pieds de laquelle s'étend, immense, la vieille forêt poétique comme aux temps des rois, quand les chevaliers la choisissait pour y conter fleurette à leurs belles romanesques,

Le château, jauni par les ans, un peu restauré cependant, est toujours là, dans son antique fierté, mais il sert de musée national.

C'est dans la forêt que je me suis promené, par cette estivale journée. Je l'ai parcourue avec admiration, en pensant à ses légendes.

Il y a un grand vieil arbre dont l'épais feuillage vert n'empêche pourtant pas de distinguer le bleu du

ciel, et cet arbre, dont la tête est si chevelue, n'a pas une seule branche jusqu'à dix pieds de hauteur. A son écorce sont attachés des inscriptions, des images saintes et des cadres de la Sainte-Vierge.

Une petite vieille est toujours là, et voit à l'entretien des cierges que les passants font constamment brûler.

Cette modeste et simple chapelle, fixée à un arbre, au milieu d'une forêt très grande, a quelque chose de touchant, de grandiose !

J'ai fait brûler deux cierges à de chères et filiales intentions, et la petite vieille m'a dit :

—Il y a quatre-vingts ans, une jeune Anglaise a failli être assassinée ici, mais sauvée miraculeusement par l'intervention de la sainte Vierge qu'elle implora, voici le souvenir de sa reconnaissance.

Et elle me montrait la chapelle.

En saluant respectueusement, la foule continuait de passer, le soleil et l'azur de briller, le ciel de garder l'éternel secret de ses énigmes.

* * *

PARIS, mardi 12 mai.

Le Dr Beausoleil retourne au Canada, après cinq mois de laborieuses études ici.

Pendant ce temps, il a aussi obtenu que les bacheliers de l'université Laval et les porteurs de brevets d'admission à l'étude de la médecine, dans la province de Québec, soient admis à l'École de Médecine de Paris, sur le même pied d'égalité que les étudiants français.

Puis les étudiants canadiens auront le droit de concourir à l'internat.

Nous apprenons encore, que le Dr Beausoleil a pu obtenir, pour la bibliothèque du collège des médecins et chirurgiens de la province de Québec, un exemplaire de toutes les thèses du doctorat. Ces thèses représentent l'enseignement des plus illustres maîtres de la faculté.

Ainsi qu'on le voit, le Dr Beausoleil a rendu de grands services à nos jeunes médecins.

Nous devons beaucoup de remerciements au célèbre Dr Brouardel, en qui le Dr Beausoleil a trouvé un ami, et à M. Liard, directeur de l'enseignement supérieur.

* * *

AU BOIS-DE-BOULOGNE, mercredi 13 mai.

Ce soir, au Bois-de-Boulogne, les étoiles peuplent le firmament, ou plutôt, le ciel semble être capitonné de diamants qu'une main mystérieuse fait rayonner davantage.

Les paysages s'effacent, agréablement perdus dans le rêve qu'ils imposent.

Les lacs, surgissant aux détours des grandes allées, mirent les ombres d'un soir splendide et délicieux.

Quelques voitures et quelques bicyclettes sillonnent l'allée de la Présentation et celle des Acacias, plus parfumée, exhalant d'exquises senteurs.

Plus nombreux, on se groupe près des riches cafés d'où partent les accords d'une musique dont l'harmonie se perd dans le bois et dans la nuit.

C'est un joli spectacle de voir les bicyclettes, éclairées de lanternes vénitienes, roulant sans bruit dans le silence du Bois-de-Boulogne, en passant comme des féeries dans le gracieux et superbe paysage.

L'air pur et la majesté de toutes ces choses donnent d'agréables sensations au cœur heureux.

Adolphe Brunet

Pour beaucoup, le christianisme a trouvé la vraie image de la vie : le Calvaire.—G.-M. VALTOUR.

La grande iniquité dont nous avons à souffrir, c'est d'être jugé par des ignorants.—TERTULLIEN.

Il y a nombre de gens, en politique surtout, qui sont comme les bouteilles, qui n'ont de valeur que par ce qu'on met dedans.—A. DUMAS, fils.

FLEURETTE

(A Mme L.-H. B., témoignage de sympathie pour la mort de sa jeune enfant, Yvonne)

*Pauvre petite fleur, toi qu'une main amie
Pour s'ouvrir à mon âme avait voulu m'offrir !...
Bientôt malgré mes soins, avec mélancolie
Sous mes yeux elle a dû s'effeuiller et mourir.*

*Pourtant, que faut-il donc pour conserver la vie,
Ce frais bouton de rose aux riantes couleurs ?
Qu'un rayon de soleil tout le jour lui sourie,
La rosée au matin lui versant quelques pleurs.*

*Ce qu'il lui faut ? Son coin de terre
Tout ouvert sous un ciel d'azur
Qui l'inonde de sa lumière
Au sein d'un air serein et pur.*

ENVOI :

*Madame, votre enfant était cette fleur
Que pour un jour le Ciel confiait à vos mains ;
Malgré tout votre amour, votre chère fillette
Devait aller revivre aux célestes jardins.*

*Et là, dans cet heureux séjour,
Où ne se flétrit nulle chose,
Toujours frais, ce bouton de rose
Ornera votre front, un jour.*

E. B.

Montréal, avril 1896.

ELLE AVAIT VINGT ANS !

Le médecin avait dit : " Elle est jeune, et l'art est puissant ; un miracle pourrait la sauver." Et il était parti, espérant glisser un rayon d'espoir dans le cœur de son époux infortuné. Mais il sentait bien que tout était perdu, car déjà la mort l'avait effleurée de son aile glacée.

Vingt ans ! c'est si jeune pour dire adieu à la vie !... A peine une année s'était-elle écoulée depuis l'heureux moment où ils s'étaient juré une éternelle fidélité, aux pieds des saints autels ! Et depuis, ils avaient coulé des jours sereins ; pas un nuage n'était venu obscurcir le ciel de leur amitié ! Elle était si bonne, elle possédait tant de charmes qu'il paraissait impossible qu'elle fût enlevée si tôt à son époux qui l'adorait.

Et maintenant, elle reposait là, sur son lit de douleur, disputant à la cruelle mort un dernier reste de vie. Pas une parole amie ne sortait de cette bouche livide ! A peine un sourire angélique errait-il sur ces lèvres décolorées, où son cher Lucien avait posé tant de baisers !...

Le prêtre vint, et la malade lui fit un dernier aveu de ses fautes légères ; elle se réconcilia avec son Dieu, et reçut le Pain des Anges, pour la dernière fois.

Un grand calme succéda à cet acte chrétien, et son époux put se flatter pendant quelques instants de la voir bientôt revenir à la vie.

Soudain, un faible gémissement se fait entendre, du berceau placé près de la mourante. Poussée par une force irrésistible, elle se soulève sur son séant, et faisant un effort surhumain : " Mon fils ! soupire-t-elle, ô mon fils !... ô cher Lucien..." Elle n'achève pas. Vaincue par la fatigue, elle retombe lourdement.

Alors, dans un dernier spasme d'agonie, elle ouvre démesurément les yeux, les roulent lentement sur l'assistance, et les fixant sur son époux, elle semble vouloir terminer sa phrase inachevée.

Son âme s'était envolée vers les régions célestes ! Le malheureux Lucien, que la douleur étouffe, se jette sur ce cadavre déjà sans vie, et l'étreint dans ses bras d'acier.

—Je te suis, Hélène, s'écrie-t-il, je veux mourir !

Mais, au même instant, un second gémissement plus faible encore, le rappelle au sentiment de la réalité.

Il allait oublier le dernier désir de sa chère Hélène. Il s'approche alors du berceau, en tire un petit être qu'il couvre de baisers : " O mon fils chéri, dit-il, image vivante de ta pauvre mère dont tu as causé la mort, pour toi, je veux vivre encore !..."

J. St-J.

LE R.P. POINT S. J.

Le doyen des Jésuites, en Canada, a célébré, le mardi 26 mai dernier, le soixante-dixième anniversaire de son ordination sacerdotale.

A cette occasion, vraiment extraordinaire dans les



fastes d'une communauté canadienne, le R.P. Jules Jetté, de Montréal, a été ordonné prêtre.

La cérémonie a été grandiose et touchante. S. G. Mgr Fabre, archevêque de Montréal, y présidait.

NOS GRAVURES

Nous n'hésitons pas à recommander à nos lecteurs tout spécialement les sujets d'illustrations locales que nous leur présentons aujourd'hui.

C'est d'abord le portrait de notre lieutenant-gouverneur, Son Honneur sir Adolphe Chapleau, que Sa Gracieuse Majesté la reine Victoria vient de créer chevalier-commandeur de Saint-Michel et de Saint-George, ordre de noblesse anglaise, à l'occasion des fêtes du 24 mai.

Sir Adolphe Chapleau est trop bien connu dans les cercles politiques et administratifs de notre société canadienne, pour que nous ayons à le présenter de nouveau. Simplement le féliciterons-nous de cette dignité qui vient à point couronner sa brillante carrière.

Nous donnons aussi quelques vues des brillantes parades militaires à l'occasion des mêmes fêtes anniversaires de la Reine, 24 mai. Nos volontaires canadiens ont fait excellente figure.

Enfin, nous montrons à nos lecteurs l'équipe d'élite de nos pompiers montréalais, choisie et déléguée pour aller soutenir l'honneur de notre brigade du feu, si renommée, dans un concours cosmopolite, à Londres, Angleterre.

La superbe échelle Collerette, qui figure dans nos gravures, peut offrir un déploiement complet de cent dix pieds. Telle que nous la voyons, avec des hommes perchés jusqu'au sommet, elle est à quatre-vingt-quinze pieds.

POT DE PENSÉES

Le tailleur diffère du chef d'orchestre, en ce qu'il connaît la mesure sans la battre.

La femme est le complément indirect de l'homme. Puisque tous deux ne peuvent jamais s'accorder.

En poésie, les petits vers sont agréables. Mais à table les grands sont préférables.



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LE PRESBYTÈRE

LE PARDON

Le jour de la Fête-Dieu, on venait de bien des pays d'alentour à l'assemblée de Fouesnant. Tout près du village, en face de la jolie baie de la Forêt, en vue de Concarneau, s'étendait une prairie à laquelle la tradition attachait des souvenirs druidiques ; et à l'endroit même où l'on avait sacrifié des hommes à Teutatès sur les dolmens sacrés, les jeunes gars et les jeunes filles venaient, dès le matin, pour danser jusqu'au coucher du soleil.

Yves Kergall, un peu las, suivait avec son père le chemin qui conduisait à leur ferme de Piouaré. Le jeune homme était sorti la veille du séminaire de Vannes, où le curé de Sainte-Anne, intéressé par son intelligence précoce, l'avait envoyé faire quelques études. Mais le père Alain ne voulait pas avoir pour fils un savant ni un prêtre, et craignant, à certains indices, que ces travaux intellectuels ne l'enlevassent au rude labeur de la terre, il l'avait rappelé à Fouesnant.

Depuis quelques temps, ils marchaient en silence, absorbés chacun par des pensées sans doute bien différentes, quand le père :

— Il me semble, garçon, dit-il, que tu as beaucoup fait danser la grande Marie-Anne de chez Julia ? Aurais-tu sur elle des vues en mariage ?

— Oh ! non, père, répondit vivement le jeune homme.

— Ce ne serait pourtant pas un mauvais parti, car ses parents ont du bien... Enfin, tu te décideras donc pour quelque autre...

Ils se turent de nouveau, pendant que sur la route les groupes joyeux les dépassaient en devisant et en chantant. Mais tous deux s'étudiaient du coin de l'œil, le père inquiet, le fils sombre, les lèvres pincées ; celui-ci reprit le premier, comme pour répondre à une suite d'idées qu'il n'avait pas exprimées :

— Ni celle-là, ni une autre... d'ici.

— Quoi ? que veux-tu dire ? interrogea Alain en s'arrêtant.

— Je veux dire, continua Yves, d'un ton ferme, que je ne puis épouser une fille de paysans, car je ne serai jamais fermier.

— Ah ! voilà donc ce que tu avais à me dire, s'écria le vieux, la voix tremblante de colère, et frappant le sol de son bâton. Je m'en doutais, à te voir mâchonner tes mots depuis hier ! Ainsi, tu veux être prêtre ?

— Pas davantage !

— Pas davantage ? Mais alors ?...

— Je veux être artiste.

— Artiste ? répéta Alain, sans comprendre encore.

— Oui, artiste. J'ai rencontré au séminaire un vieux

prêtre qui avait reçu autrefois quelques notions de peinture, et qui avait gardé le goût du grand art ; il m'a pris en affection, il m'a enseigné ce qu'il savait, il a découvert ma véritable voie, mon avenir certain, glorieux peut-être ! Je veux être peintre.

Tout cela était dit avec chaleur, même avec un peu d'emphase. Le vieux paysan grondait :

— Peintre ! métier de propre-à-rien ! prétexte à paresser !

— Vous ne connaissez pas la carrière artistique, mon père. C'est une source de richesses et d'honneurs.

— Ta ! ta ! mon fils, promener de la couleur entre quatre planchettes, le bel honneur ! Eh bien ! je n'en veux pas, moi, de cet honneur. Entends-tu ? Moi, vivant, cela ne sera pas !

Il criait, brandissait son bâton. Les gars qui passaient, curieux, s'étaient arrêtés, faisant cercle pour écouter ces deux hommes, blêmes et se regardant avec des yeux mauvais.

— Oui, disait le fermier, je t'ai montré jusqu'ici l'exemple de l'honnêteté, du travail, de la vie simple et droite. Mon père avait peiné pour agrandir son patrimoine, et si par ta faute le malheur ne s'abat pas sur nous, je te le léguerai agrandi encore par ma

sueur de chaque jour. C'est la terre de ton sang ; si tu la reniais, tu serais un misérable !

— Tout cela est venu par votre faute, père, répondait Yves, échauffé à son tour par cette lutte d'où dépendait son avenir. Pourquoi m'avez-vous donné d'autres goûts, d'autres habitudes, d'autres espérances ? Maintenant il est trop tard ; la fièvre des villes m'attire, et non le labeur paisible des champs.

La discussion, continuée sur ce ton, en arrivait vite au point où les paroles dépassent la pensée.

— Tu seras laboureur. C'est tout ce que tu vaudras, vaniteux ! Je saurai bien briser ta sottise fierté !

— Tenez, il vaut mieux vous taire, dit enfin Yves hors de lui. Ne voyez-vous pas que je souffre plus encore lorsque vous me montrez d'où je suis sorti et où vous voulez me faire revenir ? C'est bien assez que dans la vie qui m'attend, on me jette à la face votre ignorance et la crasse où vous vivez.

Un long murmure parcourut le groupe des paysans ; Alain, lui, sentit comme un poids tomber sur sa colère. Il redressa sa haute taille, et, non plus avec l'égarément de la dispute, mais avec la magistrale autorité du père de famille, craint et respecté toujours, il s'adressa de nouveau à son fils coupable :

— Yves, tu viens de me manquer gravement, dit-il d'une voix lente : à genoux et demande pardon.

— Jamais ! J'ai dit ce que je pensais, je n'ai rien à regretter.

— Eh bien, devant tous et devant Dieu, écoute mes dernières paroles. A l'instant même tu vas tourner le dos à la maison que tu méprises, et tu n'y rentreras que lorsque tu auras abaissé ton insolent orgueil, lorsque tu m'auras demandé pardon, en présence de ces pays insultés par toi, de l'affront public que tu viens de me faire.

Entouré de ses voisins, le vieux fermier reprit d'un pas lourd le chemin de chez lui, tandis que le fils, la tête basse, le suivait des yeux, hésitant déjà entre sa fierté et l'aveu de sa faute.

L'orgueil l'emporta d'abord. Plus tard, Yves, mûri par des débuts difficiles, par l'âge, par l'éloignement et le regret, s'humilia, mais à demi. Pendant plus de vingt ans, il écrivit à son père à toutes les occasions, fêtes, anniversaires, renouvellement de l'année ; toujours ses lettres lui revinrent closes, avec la mention de la poste : *Refusée*. Peintre de talent, il fut enfin apprécié par les connaisseurs, puis par le grand public, la gloire lui vint, consacrée par des médailles, par des décorations.

Et à chaque honneur nouveau, quand une voix amie sollicitait un rapprochement, dans cette famille où des deux côtés on pleurait un moment d'égarément, le vieil Alain répliquait, inflexible :

— Je lui ai dit, là-bas, sur la route de Fouesnant, à



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LE COUVENT



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — LA GARE

cet orgueilleux : " L'affront fait devant tous ne sera racheté que par l'humiliation devant tous." Qu'il vienne, nous l'attendons.

Mais Yves se révoltait. Lui, dans sa haute situation, se résoudre à cette démarche ridicule, devant une poignée de villageois goguenards ! Et, bien que son cœur saignât, tout bas, il s'obstinait, écrivant sans relâche ces lettres qui lui revenaient fermées, invariablement.

Un jour, pourtant, il reçut des nouvelles du pays. Son père était mort subitement. Et comme il avait témoigné sa volonté formelle de ne pas être accompagné à sa dernière demeure par son fils, le curé se contentait de faire part de l'événement, qui remontait à quelques jours.

Depuis, les années passèrent, lourdes, sur la tête d'Yves Kergall, le grand artiste. Ceux qui le connaissaient le mieux ne lui entendaient jamais parler de son enfance ni de son pays. Il s'était marié, avait perdu très tôt sa femme, et il lui restait un fils. Arrivé au faite de la fortune et de la réputation, il paraissait, aux yeux de tous, parfaitement heureux. Et cependant il avait, au plus intime de son être, une de ses brisures que le monde ignore, qu'on cherche à se cacher à soi-même tant que vous soutiennent la jeunesse et la vie active, mais qui grandissent avec les cheveux blancs et les nerfs détendus, et deviennent obsession aux heures moroses de la vieillesse.

Son fils Paul était toute sa vie ; il en avait fait un enfant gâté, généreux et bon, avec parfois, les bouillants emportements de son père. Malheureusement, quelques fréquentations douteuses jetèrent dans la mauvaise voie ce jeune homme de vingt ans.

Un lendemain de Grand-Prix, poussé à bout par des créanciers, et ayant perdu sur un cheval tout ce qui lui restait, il lui fallut avouer à son père de gros emprunts usuraires.

Il s'attendait certes à des reproches ; mais cette fois Yves fut d'une sévérité à laquelle il n'avait pas habitué son fils, et celui-ci se cabra sous la semonce. Comme autrefois sur la route de Fouesnant, un père et son fils en vinrent aux paroles irréparables.

— Vieux fou ! s'écria Paul.

Yves se leva pour châtier l'insolent ou pour lui montrer la porte. Mais il s'arrêta. Un douloureux souvenir fit rouler une larme dans ses yeux, et en coupable plutôt qu'en justicier, il dit à son fils, d'une voix sourde :

— Apprête-toi à partir avec moi. Nous prenons le train dans une heure.

C'était de nouveau la Fête-Dieu, et quoique les traditions se fussent un peu affaiblies, en quarante ans, on voyait encore les jeunes gens danser là-bas, sur la

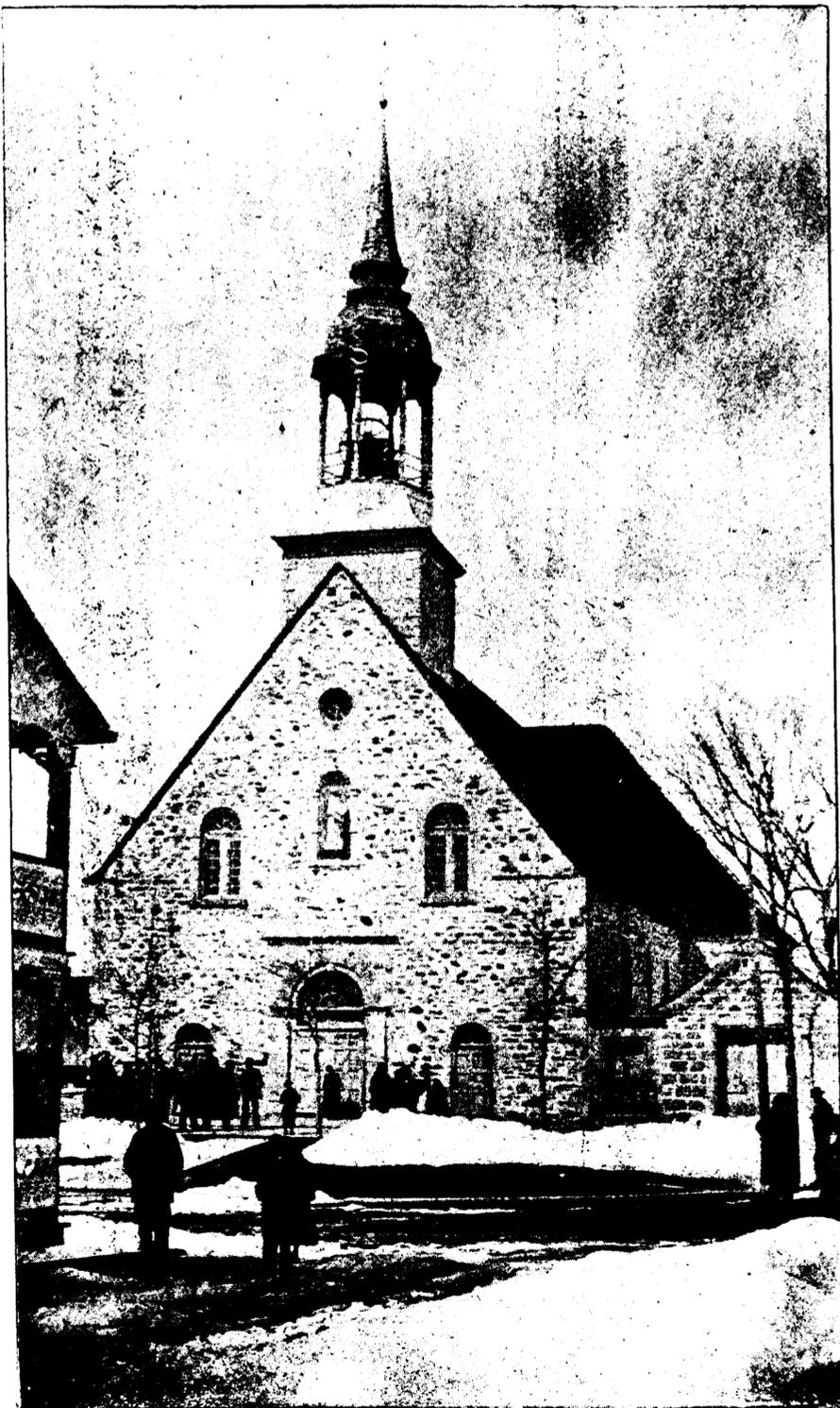
baie de la Forêt, devant la mer encadrée d'arbres verts. Un vieillard et un tout jeune homme, venus de Concarneau dans une belle voiture, s'étaient arrêtés devant la lande, au déclin du jour ; ils avaient regardé quelque temps, en silence, les groupes de danseurs, et on avait même observé que le plus âgé scrutait quelques visages, parmi les vieux paysans, comme pour y mettre un nom. Puis, quand les villageois respirèrent la route de Fouesnant, la voiture mystérieuse marcha lentement au milieu d'eux.

Peu après, on passait devant le cimetière, qui dévalait vers la mer en suivant la pente du coteau semé d'arbres tordus par le vent. Les voyageurs firent arrêter devant la porte et entrèrent, avec quelques curieux que leurs allures intriguaient.

Le vieillard chercha longtemps parmi les tombes avant d'arriver à celle où Alain Kergall, de la ferme de Plouaré, reposait au sein de cette terre qu'il avait tant aimée ; là il se découvrit et s'agenouilla en courbant la tête. Puis quand il se fut ainsi recueilli quelques instants devant ce mort sur qui personne n'avait prié depuis longtemps, il se releva et, se tournant vers ceux qui l'avaient suivi, il dit d'une voix émue :

— Je suis Yves Kergall, et je suis des vôtres, étant né à Plouaré. Mon fils, et vous tous, mes amis, sachez que je viens de demander pardon à mon père.

GASTON CERFBERR.



SAINTE-ANNE DES PLAINES. — L'ÉGLISE



Photo. J.-E. Vincent.

UN PARTI D'EXCURSIONNISTES SUR LA RIVIÈRE JACQUES-CARTIER

UN RÊVE BIENFAISANT

Assise sur un fauteuil, près de la fenêtre, l'œil perdu dans l'azur des cieux, Evangéline de la Forgeronnière songeait.

Sa tête mignonne, encadrée de beaux cheveux dorés, reposait parmi les coussins que formaient le fauteuil.

Un livre de Musset était ouvert sur ses genoux, mais elle semblait n'y faire aucune attention, tant elle était absorbée par un souvenir douloureux, sans doute, si l'on en juge par le pli amer de sa petite bouche, et des trois grandes rides de son front pur.

Le soleil était à son déclin ; le ciel, empourpré de larges nuées d'un rouge vif, et d'autres un peu plus foncées, se dessinaient, avec des effets magiques, sur le ciel d'azur tendre, parsemé çà et là d'étoiles aux faibles lueurs.

Mais elle ne semblait pas voir cet aspect féérique de la nature : les yeux fixés sur un seul point, elle n'osait s'en détourner.

Tout-à-coup, dans le silence monotone, que ne troublait que le doux chant du rossignol dans les buissons épars, là-bas, sur la colline, et le cri-cri du grillon caché dans les myosotis qui entouraient de leur parfum et de leurs ramures la fenêtre, un son se fit entendre dans le lointain : c'était l'angelus du soir que disait, tristement, comme le cœur d'Evangéline, la cloche du village.

— Sept heures, fit-elle, en se soulevant à demie, en soupirant, il n'est pas encore arrivé !... Aurait-il oublié le rendez-vous que je lui ai donné et qu'il m'a promis ? Seigneur ! ne pas le voir ce soir !... n'ai-je pas été assez longtemps loin de lui ? Moi qui l'aime tant !... qui l'adore tant !...

Et, se laissant choir sur le fauteuil, la tête dans ses mains, en murmurant à travers des sanglots tout son roman :

Un jour, elle était partie, à pied, de chez elle, n'ayant pas voulu prendre son cocher pour aller à la ville faire quelques emplettes.

Mais, pendant qu'elle achetait ses marchandises, le temps s'était obscurci ; quelques éclairs sillonnaient le ciel noir ; le tonnerre grondait dans le lointain.

Et elle était sur la porte du magasin, regardant les préparatifs de la scène qui allait se jouer dans quelques instants, lorsqu'un jeune homme, à moustache blonde, aux cheveux châtons, passa en la regardant. Avait-il vu son trouble ?... Avait-il deviné son embarras ?... Mais, comme l'orage n'éclatait pas encore, elle prit la résolution de marcher, décidée de prendre un fiacre aussitôt qu'elle en rencontrerait un. Soudain, au détour de la rue, elle vit le jeune homme

qu'elle n'avait fait qu'entrevoir tout à l'heure, s'avançant vers elle ; elle voulut faire volte-face pour retourner sur ses pas, mais déjà il lui adressait la parole.

Et ses mots, qu'elle n'avait jamais oubliés, qui étaient restés intacts dans sa mémoire, lui revenaient à l'esprit, par ce soir d'angoisses.

Quand il lui avait murmuré doucement à son oreille, sans emphase, ces paroles :

— Mademoiselle, il va pleuvoir, acceptez-vous mon parapluie pour vous protéger ?

Aurait-elle pu le refuser ? D'ailleurs, il commençait à pleuvoir, puis il avait l'air si bon, il avait la parole si harmonieuse, il savait si bien s'exprimer !... Non, elle ne se fâcha même pas. Il l'avait accompagnée jusqu'à la porte de son hôtel où, sur sa demande, n'ayant personne à consulter, étant obligée de se guider elle-même dans la vie, elle lui avait permis de revenir.

Oh ! alors, combien doux les quelques mois passés ensemble, près de la grande cheminée, dans le salon, où flamboyait une grosse bûche de hêtre ! Mais voilà que tout à coup il l'avait abandonnée ! Au moment où renouveau du printemps, à la naissance des fleurs, au retour du rossignol, il s'était enfui !... Après une rencontre, il lui avait promis de revenir ; à l'angelus du soir il se serait à ses côtés, à lui parler, et il n'apparaissait pas !... Les instants, les minutes s'écoulaient, il n'était pas revenu... Qui sait, il ne reviendrait peut-être plus... jamais !...

Deux larmes brûlantes étaient tombées de ses paupières humides et coulaient lentement sur ses joues sans carmin.

Après avoir évoqué ce souvenir charmant et douloureux à la fois, elle laissa aller sa tête mignonne, encadrée de longues tresses aux reflets dorés, parmi les coussins moelleux du fauteuil, et s'endormit en répétant tout haut le passé qu'elle venait de rappeler.

* * *

L'obscurité était complète ; la lune, à son premier quartier, n'éclairait que faiblement le boudoir. Les étoiles, par myriades, brillaient, scintillantes dans le ciel ; la brise tiède apportait par la fenêtre ouverte les senteurs odoriférantes des acacias en fleurs, du jardin situé sous la croisée.

Subitement, un doux chant, aux sons attirants et sonores, retentit près de la fenêtre, troublant le silence de la nuit.

A ce chant, Evangéline s'éveilla et lâcha aussitôt un cri de frayeur : un homme était à genoux, à ses pieds.

— Qui êtes-vous ? fit-elle, en se levant.

Mais un rayon de la lune frappa le visage de l'inconnu.

— Toi !... vous !... dit-elle.

— Moi ! oui Evangéline, c'est moi. Je vous regardais dormir, me pardonnerez-vous ?... Vous étiez si belle que je n'ai pu m'empêcher de vous regarder ; et puis... vous reposiez si bien...

— Vous avez compris ?... entendu ?...

— Quoi ?

— Mon rêve... car je me souviens...

— Oui, et je suis heureux. J'ai appris que je possédais votre cœur, moi qui croyais que vous me haïssiez.

— Oh ! Paul, pouviez-vous croire chose pareille ?... Moi, qui n'ai que vous à aimer sur cette terre. J'étais seule avant de vous connaître ; la vie n'avait aucun charme, elle était un fardeau pour moi. Ah ! bien cruelle a été l'épreuve que vous m'avez fait subir. Plus d'une fois j'ai appelé en vain la mort. Sans vous je ne pourrais pas vivre. Et vous avez douté de moi !...

— Evangéline, vous m'aimez, je le sais, vous m'en faites l'aveu ; moi aussi je vous aime ; voulez-vous que nos deux cœurs s'unissent davantage ?...

Elle rougit, en baissant la tête ; elle devinait la pensée de Paul et prévenait son but. Lui continuant, en lui prenant la main :

— Je sais que les bijoux ne vous manquent pas, mais je veux encore vous offrir cette bague qui servira pour vos fiançailles. L'acceptez-vous ?

Toute tremblante, toute troublée par ces paroles d'amour, elle ne répondit que faiblement, en le regardant de ses yeux d'azur tendre, qui brillaient comme les étoiles du firmament, heureux d'avouer leur bonheur, un "oui".

Quand Paul quitta, ce soir-là, Evangéline de la Forgeronnière, deux baisers retentirent dans le silence, perpétués par l'écho dans le lointain.

Alphonse Giguère

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le successeur de M. Hérbette à l'ambassade d'Allemagne, à Paris, sera M. Cambon, ambassadeur à Constantinople.

* * *

On annonce de grandes fêtes nautiques cette année à Halifax. Elles auraient lieu du 28 au 30 juillet et les équipages de la division anglaise de l'Atlantique nord y assisteront.

* * *

M. Antoine Leduc, un vieux patriote de 37, qui a pris part au feu de Saint-Charles, sa paroisse natale, est décédé dimanche dernier. Le défunt était âgé de quatre-vingt-un ans, neuf mois et quatorze jours. M. Leduc était le neveu de feu Mgr Blanchet, dont il était aussi le compagnon et l'ami dévoué.

* * *

L'honorable J.-A. Chapleau, lieutenant-gouverneur de la province de Québec, est maintenant "sir Adolphe," par suite de sa nomination de Commandeur de l'Ordre de Saint-Michel et de Saint-Georges.

Cette distinction est bien méritée, et tous les Canadiens sont heureux de voir que l'Angleterre a compris qu'elle devait rendre hommage aux talents et à l'élevation de caractère d'un citoyen aussi remarquable que l'est notre lieutenant-gouverneur.

Le gouvernement français l'avait déjà nommé depuis longtemps commandeur de la Légion d'Honneur.

* * *

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Karoli*, Yamaska.—Bon article, sera publié à la plus prochaine occasion.

Ribon, Montréal.—Votre petite étude est bien faite : le MONDE ILLUSTRÉ l'insérera le plus vite qu'il pourra.

J. A., Montréal.—Patience : au prochain numéro votre tour.

Alix Topaze, Somerset.—Votre jolie composition, toute empreinte de foi et de loyauté, passera aussitôt que nous aurons le nom responsable de l'auteur.

APPROBATION

Que penserait cet intéressant Ribon si, à l'instar de tant d'autres déjà, une Violette des champs venait aussi émettre son opinion un peu tardive, je le sais bien, et peu en rapport avec les précédentes ? C'est qu'elle ne pense pas du tout comme ses compagnes, cette banale épave du MONDE ILLUSTRÉ, elle partage au contraire et pleinement les idées de ce sage collaborateur.

Mais il y a vraiment beaucoup à discuter à ce sujet et, certes, je n'aime pas la guerre. Et comme je redoute l'apostrophe de certains esprits belliqueux ou la compassion ironique et blessante de lâches hypocrites (n'en déplaise à personne) je renonce à exprimer d'une manière plus précise ma pensée chimérique comme le disent quelques petites gens. Et, ma foi, malgré l'évidence qui, actuellement, me prouve l'existence rarement reconnue, il est vrai, de la franchise et de la loyauté, le doute étant mon premier tyran, je dois me taire et garder pour moi mes ridicules soupçons.

Du reste, que peut-on tirer du cerveau mal équilibré d'un sceptique, surtout lorsque, malheureusement, on le rencontre dans le sexe où, je l'avoue, le scepticisme ne doit pas exister.

Ainsi donc, il ne me reste plus qu'à clore, comptant sur l'aimable Ribon pour me pardonner, si toutefois l'humble approbation d'une obscure fleurette a pu lui déplaire.

VIOLETTE.

COURRIER DE LA MODE

Que de fleurs ! Que de fleurs ! Il est presque inutile d'acheter une forme de belle paille fantaisie, puisqu'elle disparaît sous des gerbes de fleurs. Du reste cette mode est fort jolie et sied merveilleusement aux jeunes femmes.

Les chapeaux ronds à fonds un peu hauts et à bords relevés sont très bien portés, ainsi que la capeline de paille fantaisie d'un beau jaune, relevée devant et toute chargée de fleurs. On commence à sortir les collets d'été, certains sont ajustés dans le dos et les godets se forment de chaque côté. Puis, il y a des jaquettes en peau de soie toutes brodées de jais qui sont fort élégantes.

D'autres jaquettes, moins brodées, s'allongent devant en longs pans plissés, bordés de frange, et forment derrière un double pli Watteau.

Tout ceci pour les personnes qui cherchent du nouveau, car la plupart se contentent de la jaquette ordinaire d'un jolie beige en lainage léger, doublée de soie assortie, si pratique et si facile à porter sur le bras, l'été lorsqu'on a trop chaud.

On voit énormément de complets d'alpaga, de toutes nuances. Pour varier on fait, au lieu d'une jaquette, de petit paletots droits, sans couture derrière, tombant comme les vestons des hommes. Cela a beaucoup de cachet, mais ce modèle ne va bien qu'aux femmes minces dépourvues de hanches. Nous le recommandons pour les jeunes filles de treize à quatorze ans.

Comme garnitures on porte toujours beaucoup de blanc. Revers et cols de drap blanc, soutache et galons blancs et surtout dentelle blanche, rousse et crème en profusion. Tous les genres de dentelle sont à la mode, cependant il est plus sage d'acheter des imitations pas trop chères pour garnir les robes à toujours porter, que d'employer les vraies dentelles qui trouveront leur place un jour ou l'autre comme ornement de grande toilette. La belle saison ne voit pas disparaître la vogue du tulle illusion. Il se dispute, avec les fleurs, les faveurs de nos Parisiennes, qu'on ne voit plus apparaître qu'enveloppées d'un nuage blanc ou noir. Sur les chapeaux, on le dispose en ailes plissées, en choux ou en énormes coques, corrigeant ce que les fleurs ont peut-être d'un peu lourd.

Comme haute fantaisie, nous signalons deux jolies choses. D'abord la ceinture de dentelle, sorte d'écharpe de tulle à longs pans carrés en dentelle, qui se noue autour de la taille et retombe jusqu'au bas de la jupe derrière, inutile d'ajouter qu'il faut une taille très

svelte pour supporter cette ceinture de tulle qui grossit forcément beaucoup. L'autre nouveauté fera fureur dans les villes d'eaux. C'est un petit collet Pompadour en tissu ou en taffetas fond blanc, à fleurs imprimées sur chaîne. Tout autour on garnit d'un ruché de dentelle rousse. A l'encolure, énorme ruche de même dentelle et devant deux pans de tulle roux avec ruche de dentelle. La dentelle peut être remplacée par du tulle uni ou par du tulle point d'esprit. Sur des robes claires ce petit vêtement aura une grâce charmante. De plus, il sera commode pour prendre sur le bras en promenade. C'est par ces fantaisies vraiment féminines que les élégantes aiment à se distinguer. Nous ajouterons que les fantaisies en question ne sont à leur place que dans les stations balnéaires ou à la campagne, dans de certaines conditions. A moins d'être en voiture, ces fanfreluches, un peu voyantes, ne conviennent pas dans les rues d'une ville.

Cependant les nuances vives et fraîches sont à la mode, les mohairs à larges fleurs imprimées, toujours sur chaîne, font de jolies robes très élégantes, faciles à porter, qui se garnissent de plissés de tulle superposés de deux ou trois nuances ; le dernier plissé est en tulle noir. Cette garniture se pose au corsage seulement, les jupes se font ordinairement unies surtout pour ces étoffes à grands ramages. Comme couleurs dominantes de la saison, ce qu'on est convenu de nommer les nuances à la mode, nous signalerons toutes les teintes de vert et de très jolis gris très nouveaux, se rapprochant du vert et parfois du bleu. Ces nuances s'accordent bien avec les garnitures blanches et les ornements de dentelle qui se porteront tout l'été.

BLANCHE DE GERY.

CONSEILS PRATIQUES

Le *Moniteur agricole* recommande une méthode remarquable au moins par sa simplicité pour empêcher les vers d'attaquer le grain. On mélange à celui-ci un peu de houblon, dont l'odeur forte chasse les intrus.

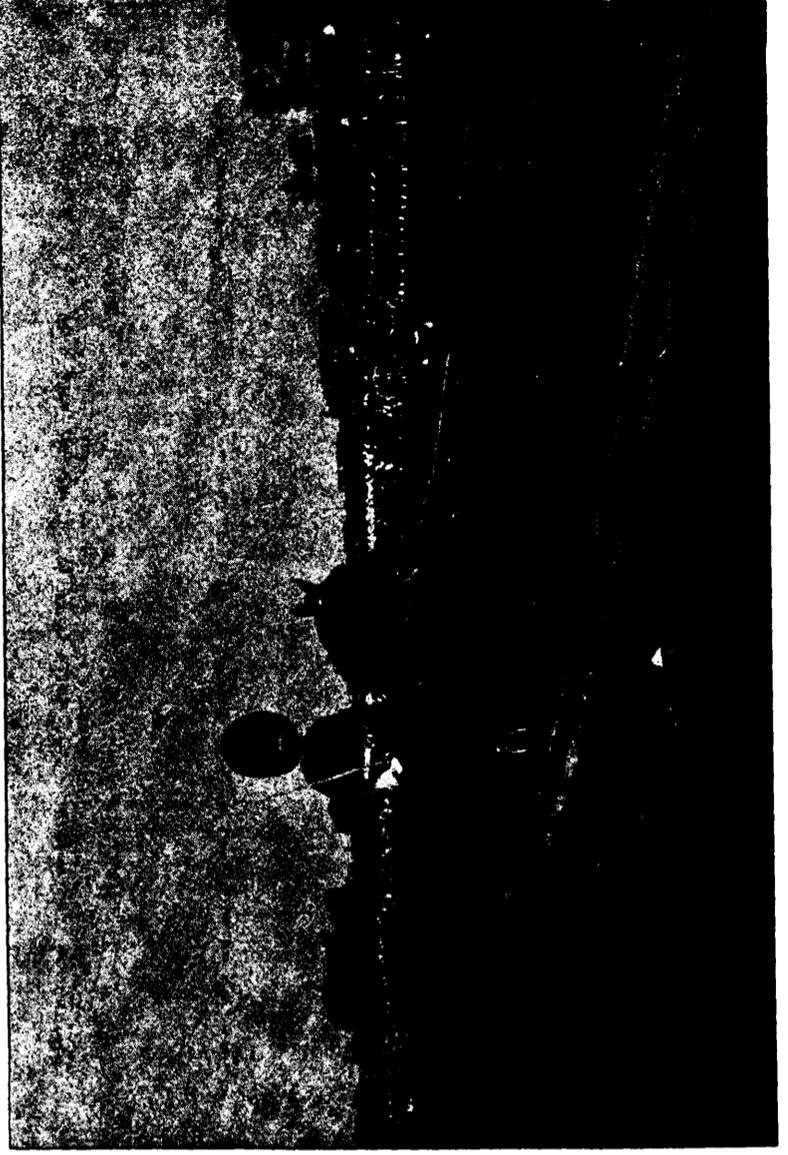
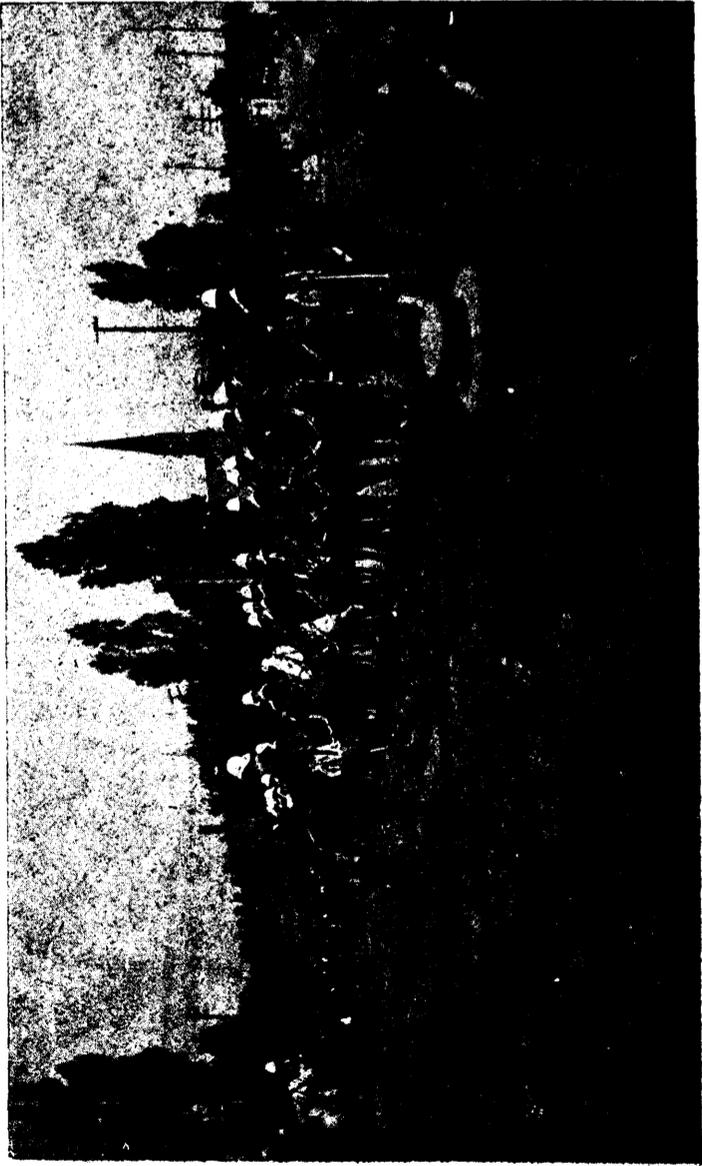
Il paraîtrait que, pour empêcher les pommes de terre de germer, il suffit de saupoudrer de charbon de bois la place où on doit les déposer, en répandant ensuite de ce même charbon sur les couches de tubercules.

Voici une recette qui pourra servir pendant l'été : c'est un moyen d'éloigner les guêpes qui pillent les treilles. Il paraît qu'il suffit de planter des pieds d'anis à quelques pieds en avant de la treille ; non point que les guêpes soient chassées par cette plante. Tout au contraire, elles sont séduites par le parfum de l'anis, qui est un convulsivant, elles vont s'enivrer dessus et ne sont plus en état de s'attaquer au raisin.

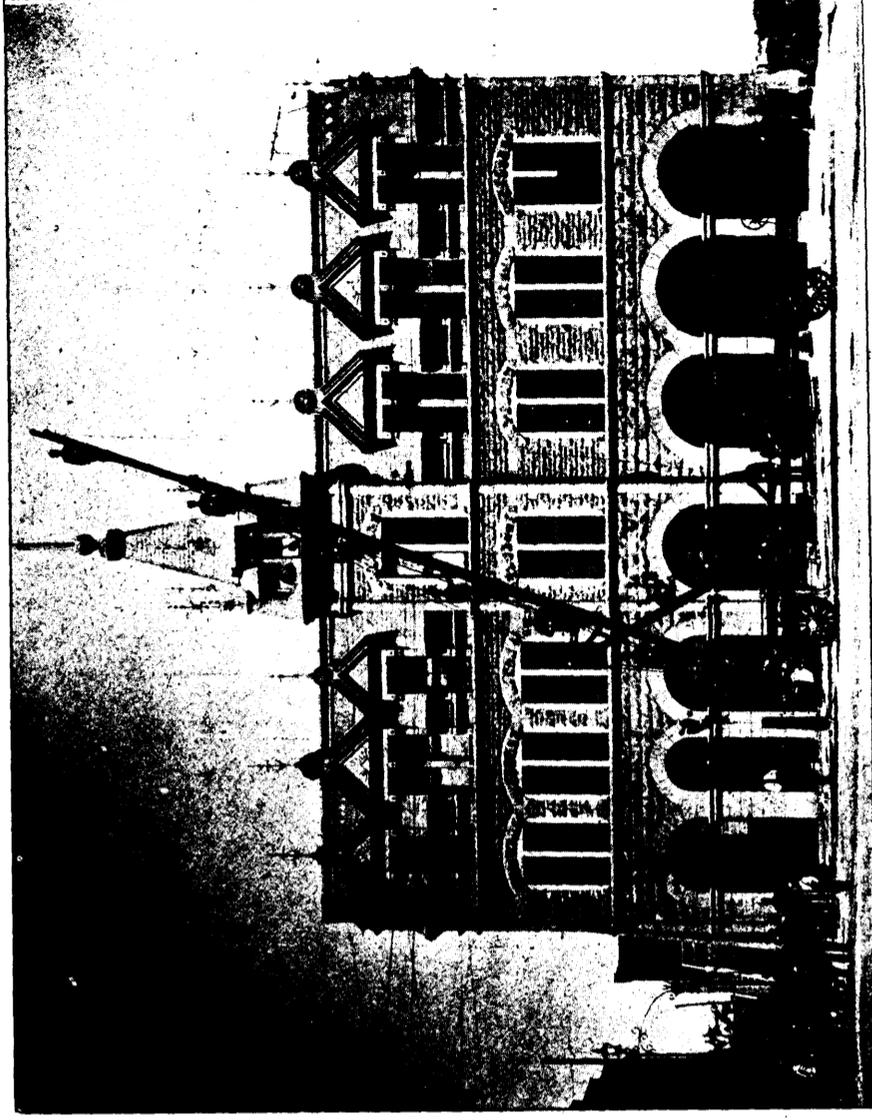
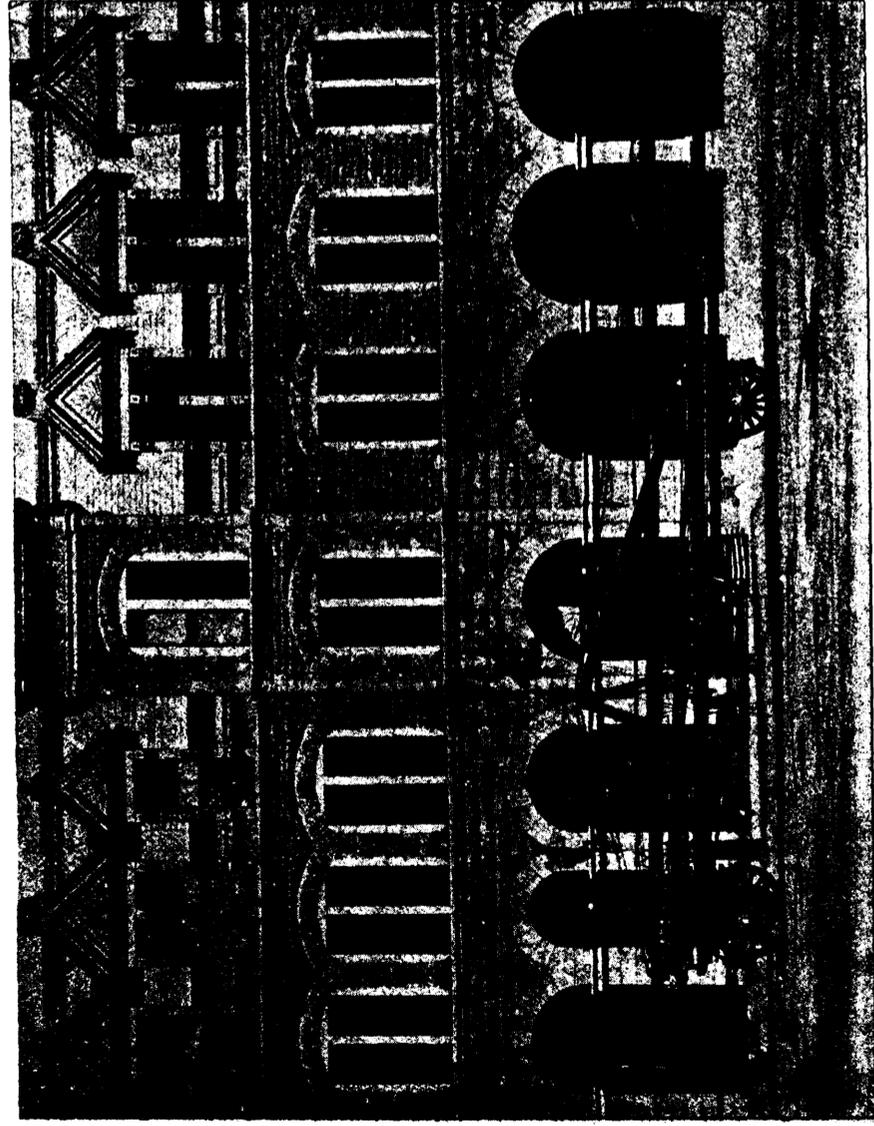
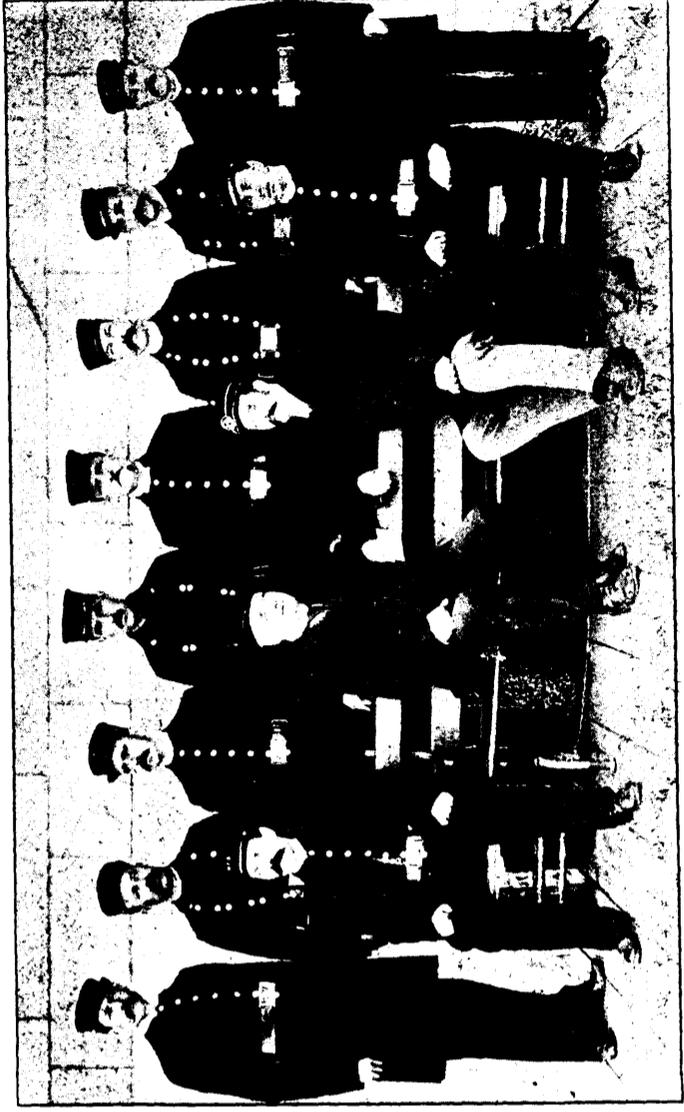
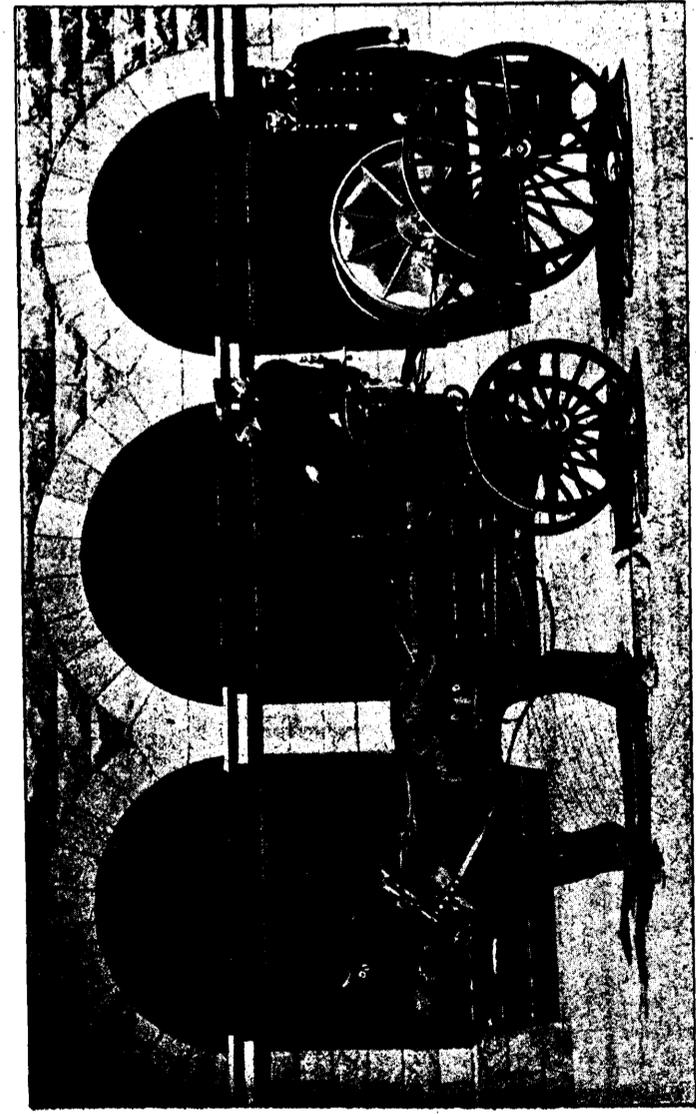
Il est souvent bien difficile d'extirper et surtout de faire disparaître définitivement les mauvaises herbes qui s'entêtent à pousser dans le gravier des allées, et surtout le gazon qui pointe entre les pavés des cours. Un arrosage au pétrole suffit pour que ces herbes disparaissent bien vite, et quand nous disons arrosage, nous n'entendons point qu'on verse des flots de pétrole, mais seulement une petite pluie, au moyen d'un arrosoir de serres.



1. ROBE AVEC CORSAGE DIFFÉRENT 2. ROBE AVEC CORSAGE-VESTE 3. ROBE AVEC CORSAGE DIFFÉRENT
(Extrait de la Saison)



LA FÊTE DE LA REINE A MONTRÉAL. — LA GRANDE PARADE DES VOLONTAIRES SUR LE PARC LOGAN ET LE CHAMP DE MARS



Le double-dévidoir avec son équipement—L'échelle Colletterte repliée

L'équipe expéditionnaire : Le col. Stevenson et le chef Benoît—L'échelle Colletterte montée devant le poste No 16

NOS POMPIERS MONTRÉALAIS A LONDRES. — Photographies Laprés & Lavergne.

POUR LES DAMES

(Voir gravures)

1 et 3. *Robe avec corsage différent.*—On fera la jupe de cette robe en foulard uni ou à dessins, et le corsage en faille plus foncée, sur plastron de crêpe de couleur claire. Garnir de guipure rouille et de ruban de satin noir. Le corsage ajusté, en doublure, agrafe devant et le plastron est, comme à l'ordinaire, cousu à droite et agrafé à gauche, froncé, sur fond plat en quatre rangs. Les devants ont la forme d'une blouse, le dos et les petits côtés sont tendus à plat. Manche à gigot à bouffant court et partie plate garnie de ruban. Ornement de ruban à la ceinture et au col. La dentelle est posée en épauillettes, en bande de travers sur les de-

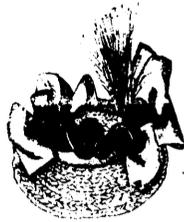


4. CHAPEAU ROND ORNÉ DE RUBAN

vants et en deux bandes formant deux coques à pans. Coins de dentelle au col. Le chapeau de paille rond, relevé du bord, est orné de plumes et d'un nœud de ruban noir. Grande ombrelle de soie blanche fantaisie avec volant en garniture.

2. *Robe avec corsage-veste.*—On recouvrira les devants du corsage de doublure, de morceaux de surah blanc, ornés de broderie écrue sur linon. Ensuite on cachera la fermeture du corsage par une bande brodée assortie, bordée d'un bouillonné de crêpe. Le dessus, en couvert-coat foncé, est doublé en pareil, sur toile, aux parties-veste et aux revers, qu'on repliera. Le col carré est arrangé de même. La basque est ondulée dans le dos et sur les côtés. On la cambra et on la

doublera de soie. La ceinture est adaptée aux petits côtés. Elle est en surah en biais, avec coques. Col droit drapé en surah, garni de coins de broderie d'un bouillonné de crêpe. Manchettes assorties. Toque de paille à bord ondulé, avec fleurs et ruban. Ombrelle ne satin noir, avec peinture.



4. *Chapeau rond orné de ruban et de fleurs.*—Le chapeau de paille fantaisie jaune à 3½ pouces de largeur de bord devant et 2 derrière. Garni de ruban chiné gris jaune. On formera une jarrettière entourant le fond, en repliant le ruban sur 1 pouce. Sous ce ruban poser un volant de ruban

de gaze noire de 36 pouces de long et 3 de large, posé droit, se perdant sous les coques de ruban chiné. Nœud à droite de deux coques de 2¼ pouces et 3½ avec pan de 2¼. A gauche, ajouter une coque droite de 5 pouces de haut et une aigrette noire. Sous le bord relevé, roses blanches, rose jaune et piquet de grandes violettes foncées.

LES HARANGUES DE NAPOLEON Ier

CAMPAGNE D'ITALIE (suite)

VII

L'Autriche, vaincue mais non découragée, reconstitue une quatrième armée sous les ordres de l'archiduc Charles, qui pénètre en Italie. Les Français marchent contre eux, les battent au Tagliamento, à Gradisca, à Lavis, à Casasola et prennent Goritz.

Le prince Charles, à la suite de la défaite de Neumarck, demande un armistice. Bonaparte l'accorde. Les préliminaires de la paix sont signés à Leoben. Pendant ce temps, la République de Venise est détruite, et Bonaparte installe successivement la République Ligurienne et la République Cisalpine. Alors arrivent à l'armée d'Italie des nouvelles de Paris qui décident Bonaparte à prononcer devant ses soldats la harangue suivante :

Bonaparte est vainqueur à Tramen en Tyrol, à Parvis, à la Chiusa-Veneta ; il entre à Trieste, défait l'ennemi à Claussen et fait son entrée à Klagenfurt.

« Milan, 26 messidor an V (14 juillet 1797).

« Soldats, c'est aujourd'hui l'anniversaire du 14 juillet. Vous voyez devant vous les noms de nos compagnons d'armes, morts au champ d'honneur pour la liberté de la patrie. Ils vous ont donné l'exemple : vous vous devez tout entiers à la République ; vous vous devez tout entiers au bonheur de trente millions de Français ; vous vous devez tout entiers à la gloire de ce nom, qui a reçu un nouvel éclat par vos victoires.

« Soldats ! je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie ; mais la patrie

ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes vous séparent de la France ; vous les franchirez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la Constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains.

« Soldats ! le Gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront, auront vécu. Soyez sans inquiétude, et jurons par les mânes des héros morts à côté de nous pour la liberté, jurons, sur nos nouveaux drapeaux, guerre implacable aux ennemis de la République et de la Constitution de l'an III.»

NOUVELLES A LA MAIN

—Alors, monsieur le directeur, il peut arriver que enfermiez ici, comme fous, des gens qui ne le sont pas ?

—Oui ; mais ça n'a pas d'importance : au bout de huit jours, ils le sont devenus !

**

Docteur.—Votre belle-mère souffre beaucoup de la gorge. Il y a inflammation. Je lui ai sévèrement prescrit de rester au moins trois jours sans parler.

Le gendre.—Que vous êtes bon, docteur ! Que de remerciements je vous dois ! Trois jours de repos ! Je vais me croire au ciel.

**

Chez l'avocat.

—Vous dites que vous voulez plaider en divorce parce que votre femme vous traite brutalement ?

—Parbleu ! Elle me traite en chien et elle me fait travailler comme un cheval.

—Dans ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut vous adresser ; c'est à la société protectrice des animaux.

**

Une jeune dame ayant renvoyé sa bonne, prit pour la remplacer une grosse paysanne plus développée au physique qu'au moral.

—Ma fille, lui dit-elle, vous aurez trois cents francs, et je vous habillerai.

Le lendemain matin, en s'éveillant, elle sonne sa domestique. Pas de réponse. Elle sonne encore. Même silence. Elle recommence à sonner : personne ne vient.

Impatentée elle se lève, va trouver sa bonne :

—Eh bien ! Catherine, vous ne m'avez donc pas entendue ?

—Oh ! que si, que j'avais bien entendu, dit la grosse fille, en s'allongeant les bras, mais madame m'avait dit qu'elle m'habillerait, et dame ! j'attendais madame.

Faire connaître les choses du passé, les ramener au présent, n'est-ce pas le plus beau travail ? C'est ce à quoi on a pensé en faisant paraître *Un disparu*. C'est un livre utile et agréable à la fois. Prix : 10c. G.-A. Dumont, libraire, 1826, rue Sainte-Catherine.

COMME QUOI L'ÉLÉPHANT PEUT MATER UN SINGE



Le singe.—Es-tu chatouilleux, gros lourdaud ?

Le singe.—Tu voudrais bien que je descende, hein ? Pas d'affaire.

Le singe.—Aïe ! Aïe ! Qu'est-ce que tu prétends faire donc, animal ?

L'éléphant.—Oh ! rien qu'un petit coup de bascule. Es-tu content ?

EN DETRESSE !

PREMIÈRE PARTIE

TROP HEUREUSE

Il salua avec unê torsion du cou et un sourire en grimace :

—Il est bien simple. Quand je serai moi-même membre de la famille d'Hautefort, allié à ces hauts et célèbres magistrats, j'aurai la bouche close. Pour ces raisons et toutes autres à déduire, comme nous disons en procédure, j'ai l'honneur, pour la seconde fois, madame, de vous prier de m'accorder la main de Mlle Bérengère, que j'adore ! !

Debout, frémissante, les lèvres pâles, elle bégaya :

—Sortez ! sortez ! ma fille à vous, jamais ! . . .

—Je n'espérais pas vous convaincre du premier coup . . . mais quand vous aurez lu, vous me reverrez ! . . . Au revoir, donc, au revoir !

Il sortit à reculons, tenant le chapeau à deux mains contre la poitrine, saluant la bouche en cœur.

Et ce fut du même pas allègre, joyeux, le nez au vent, que Lafistole repit la route d'Orléans.

Mme d'Hautefort était restée anéantie, broyée, sans idée, sans résolution.

Elle rentra au château, chancelante encore du coup qui venait de l'atteindre et si troublée qu'elle avait oublié, dans le kiosque, le dossier laissé par le misérable.

Elle n'y songea qu'une heure après, au moment de partir, et il lui fallut retourner le prendre, et ce lui fut comme un calvaire qu'elle avait à monter.

Elle était si fatiguée, si pâle, quand elle rentra à Orléans, que son mari, que Jean-Joseph et Bérengère s'inquiétèrent de son état avec tendresse.

Ce fut le premier mensonge de sa vie, car elle devait mentir :

—Mais je n'ai rien . . . le vent, le grand soleil . . . un peu de migraine.

Elle s'enferma chez elle de bonne heure, sans dîner.

Elle avait besoin d'être seule.

Il lui semblait que les regards de tous ceux qui l'aimaient étaient autant de reproches et que ces regards disaient :

—Tu nous trahis ! Tu n'es plus des nôtres. Tu n'es plus maintenant qu'une étrangère pour nous ! !

Elle se mit au lit, grelottant la fièvre.

—Ah ! comme elle aurait voulu dormir, avec l'espérance que le lendemain lui apporterait le réveil de ce cauchemar ! ! Que de fois elle se prit le front, en murmurant :

—Tout cela est-il donc vrai ? Suis-je bien allée à Vilvaudran ? Cet homme est-il venu ! M'a-t-il bien dit tout ce que j'ai cru entendre ? N'ai-je pas rêvé tout cela ?

Et dix fois, dans la nuit, pour s'assurer qu'elle n'avait pas rêvé, elle se releva et alla ouvrir le meuble où elle avait enfermé le dossier de Bastien, ce dossier qu'elle n'osait lire !

Et sa vie entière repassait devant elle, depuis son enfance, si heureuse chez les Angelot, morts tous deux, si heureuse depuis son mariage et surtout depuis que, grâce à elle, Daniel s'était réconcilié avec le vieux magistrat.

Ah ! comme il avait eu raison, Jean-Joseph, de ne pas vouloir de ce mariage.

Comme il avait été bien inspiré par sa vieille expérience d'homme habitué à toutes les misères humaines, habitué à ne s'étonner d'aucune dégradation.

A qui se confier ? A qui demander conseil ? A personne ! Et si ce Lafistole était bien ce qu'il paraissait être, déterminé, décidé à tout, elle était perdue, perdue irrémédiablement, car il ne pouvait entrer dans son esprit de sacrifier sa fille, sa chère innocente et bien-aimée Bérengère, quand bien même ce sacrifice eût dû la sauver et sauver de la honte la famille austère des Hautefort !

Non. Elle ne se confierait à personne ! . . . Elle avait peur toujours de Jean-Joseph ! Elle sait bien qu'une pareille révélation tuerait Daniel, qu'elle adorait ! . . . Quant à Bérengère, elle devait rester en dehors de ce drame, et son fiancé également !

Mais quel lourd secret à porter ! Elle en était déjà, dès le premier jour, toute meurtrie . . .

Bastien ! !

Ce nom flamboya, dans sa nuit, de lueurs sanglantes ! Elle vit, à

la lumière de l'incendie de Montefreux, couler des flots de sang ! . . . La nuit et le rêve grandissaient toutes choses qui prenaient des formes monstrueuses et au milieu de cela surgissaient le fantôme du fermier assassiné et la figure hideuse du meurtrier !

Et ce meurtrier, c'était son père ! . . .

Et, dans ses larmes brûlantes, elle se disait :

—Et moi, qui n'ai jamais pensé qu'au bien, qui n'ai jamais fait qu'aimer . . . en ma vie . . . qui jamais n'ai eu ni haine, ni rancune, moi, Clotilde, moi tant aimée, j'aurais eu un père pareil ! . . . Est-ce possible ? . . . Ne s'est-on pas joué de moi ?

Le dossier était là, qui aurait pu l'instruire, tout près d'elle. Mais elle n'osait y toucher.

Il restait encore en elle comme une vague incertitude à laquelle elle s'accrochait désespérément.

Après avoir lu, cette incertitude subsisterait-elle toujours ?

Puis, vraiment, le coup était trop rude !

Il lui fallait de longues heures avant de reprendre son sang-froid.

Ce fut le matin seulement qu'elle se résigna.

Elle s'assura que la porte de sa chambre était bien fermée et qu'elle ne serait pas surprise dans son triste travail.

Puis elle alla chercher le dossier.

Elle avait froid, elle frissonnait, malgré la chaude robe de chambre dont elle s'était couverte.

Pourtant le soleil levant entraient radieux par les fenêtres, l'invitant à la gaieté, au sourire, au bonheur !

Dans l'hôtel tout était calme encore.

Jean-Joseph, seul, devait être levé, fidèle à ses habitudes matinales, mais il travaillait dans son cabinet.

Elle déplaça le dossier d'une main tremblante.

Sa vie ou sa mort était renfermée là.

Et elle lut.

V

Ce dossier était très complet et Lafistole avait raison de dire que lorsque Clotilde en aurait pris connaissance, il ne lui resterait aucun doute.

Les premiers papiers qui lui tombèrent sous la main furent des numéros de la *Gazette des Tribunaux* qui relataient le crime, car si Bastien avait fui, sa complice, la femme de Jourdan, s'était livrée à la justice et avait passé en cour d'assises. Pendant que Bastien était condamné à la peine de mort, le tribunal, ayant égard à son repentir, ne lui avait infligé que vingt années de travaux forcés.

Elle était morte, du reste, après la cinquième année.

L'histoire de l'assassinat du fermier contenait des détails répuugnants.

A plusieurs reprises, Clotilde, pleine d'horreur, sentit son cœur se soulever et repoussa ces papiers révélateurs et comme témoins de tant d'atrocités.

Puis, le courage revenu, et voulant boire le calice jusqu'à la dernière goutte, elle reprenait sa lecture.

C'est ainsi que le journal racontait que Jourdan avait été surpris, par un soir où la lune brillait dans un ciel très doux, fumant sa pipe auprès de la mare de Montefreux.

La femme Jourdan raconta aux jurés que Bastien l'avait abordé en lui disant :

—C'est la lune que vous regardez là-dedans, papa Jourdan.

—Eh ! Hé ! avait dit le bonhomme en riant.

—Peut-être vous la voudriez, la lune, hein ?

—Hé ! eh ! farceur de Bastien . . . Toujours le mot pour rire !

Il n'en avait pas dit plus long.

Bastien, derrière lui, venait de lui appliquer un coup de marteau sur la nuque.

Le fermier s'abattit assommé, sans un cri.

Bastien et sa maîtresse le poussèrent dans la mare et rentrèrent.

Des mendiants qui passèrent sur la route, pendant la nuit, racontèrent au procès que les deux misérables avaient bu, chanté toute la nuit ; pour s'étourdir peut-être.

Le matin, avant le jour, Bastien avait dit :

—Dans la mare, il n'est pas bien, le vieux. On le verrait ! . . .

Il avait eu le courage d'entrer dans l'eau et la boue. Il avait tiré le cadavre par les jambes jusqu'à l'écurie, l'avait jeté dans un vieux coffre à avoine qui ne servait plus qu'à enfermer les outils et avait cloué le couvercle.

Le cadavre était resté là plusieurs jours et des gens avait fait la réflexion que cela sentait mauvais à la ferme, Bastien avait répliqué d'un air indifférent :

—J'ai mis de la mort au rats dans la grange. C'est sans doute les bêtes qui sentent ! . . .

Et à tous ces détails et à maints autres, Clotilde, le front moite, les yeux hagards, Clotilde se répétait :

—Celui-là, l'homme qui a dit cela, c'est mon père !... L'homme qui a fait cela, est celui dont j'ai le sang infâme dans les veines !

Et la haute et superbe lignée de tous les magistrats de la famille d'Hautefort, en leur robe rouge, avec leur visage intelligent, mais rude, leurs yeux scrutateurs, froids, se dressait devant elle, la menaçant et l'accusant.

—Ce n'est pas ma faute ! Ce n'est pas ma faute !

La *Gazette des Tribunaux* constatait que Bastien avait réussi à passer dans l'Amérique du Sud. On avait perdu ses traces aux environs de Rio de Janeiro. La police brésilienne prétendait qu'il avait été assassiné par des gauchos dans la pampa.

Tels étaient les premiers documents du dossier.

Les autres étaient des pièces constatant la vente de certaines grandes propriétés aux alentours de Rio, l'achat de valeurs françaises pour une somme très importante, le tout fait par les soins d'un banquier du nom de Peterson, habitant Rio.

Puis, toute une série de lettres, avec un testament.

Sur ces lettres, rangées par ordre de dates, Lafistole avait marqué au crayon bleu des indications du genre de cell-s-ci :

“ A lire la première. ” — “ A lire la seconde ”, etc., etc.

Cela facilitait à la pauvre femme son douloureux travail.

Il y avait là des lettres de Peterson père à Chavarot, notaire à Paris, les lettres de Chavarot, en réponse, celles-ci recopiées, car l'original devait être à la banque brésilienne.

Il y avait également des lettres écrites par Bastien.

Toutes ces lettres étaient remplies de détails ignorés de Clothilde et, quand elle en eut pris connaissance, elle n'eut plus aucun doute sur sa naissance, sur son père, sur la honte et l'ignominie qui pesaient sur elle.

Elle comprit comment elle se retrouvait en France et quel avait été dans sa vie le rôle de Peterson et de Chavarot.

Un jour Peterson, dans son cabinet de la rue Neuve, à Rio, tout près du long massif et interminable palais impérial, avait reçu la visite d'un homme à larges épaules, la figure énergique et dure, âgé d'une trentaine d'années à peu près.

Cet homme s'exprimait assez bien en portugais, mais avec un accent français très prononcé.

—Monsieur, avait-il dit à Peterson, je viens me confier à votre honneur et confier une enfant, toute petite, frêle, jolie et innocente, à votre charité.

—Qui êtes-vous ?

L'homme avait hésité longtemps.

Puis, prenant son parti, baissant les yeux et d'un ton farouche :

—Je suis un misérable que la police a longtemps traqué sans succès. Elle me croit mort, à présent, et ne s'occupe plus de moi.

—Vous êtes Français ?

—Oui.

—Vous avez commis un crime dans votre pays ?...

—Un crime épouvantable et sans excuse.... J'ai assassiné, j'ai volé et j'ai incendié.... Je m'appelle Bastien.... Je suis condamné à mort.

Peterson examinait en silence le misérable.

—Vous vous êtes confié à mon honneur, je ne vous dénoncerai pas. Mais vous avez parlé tout à l'heure d'une enfant et vous avez fait appel à ma charité.... De quoi s'agit-il.

La rude figure du bandit, chose bizarre, venait de s'adoucir ; en même temps je ne sais quelle douleur plissait son large front, violent, entêté, foyer de colère et de passions.

—Monsieur, j'ai fait fortune en quelques années sur l'Amazonie. Je n'ai pas épargné ma vie et j'ai couru bien des dangers. J'ai rencontré une femme de couleur qui m'a aimé, qui m'a suivi dans mes excursions, pendant que je faisais le commerce des chevaux et des bestiaux, d'abord, puis celui des caoutchoucs. Cette femme m'a donné une fille, monsieur Peterson, et elle est morte presque aussitôt.

Ici la voix de Bastien devint sourde, comme suffoquée :

—Monsieur, je n'avais jamais songé à me repentir de mon crime avant d'avoir un enfant. Ma honte m'était légère à porter et je n'y pensais plus. L'enfant m'a bien changé. Je me suis dit qu'elle était innocente de ce que j'avais fait et que pourtant, si on connaissait un jour mon crime, elle en sentirait la lourdeur sur toute sa vie !... Et je me suis mis à l'aimer comme un fou, ce bébé, à l'aimer comme ce n'est pas croyable. Ah ! je suis bien coupable, monsieur, mais je suis aussi bien malheureux....

—Tout se paye, un jour ou l'autre....

—Vous ne me plaignez pas ?

—Vous, non. Votre enfant, oui, de tout mon cœur.

—Tant mieux si vous la plaignez. Vous accepterez peut-être la proposition que je viens vous faire.

—Dites.

—Je ne veux pas, vous le comprenez, que mon enfant porte mon nom. Je lui ai donné celui de Clothilde, mais je veux, et cela vaut mieux pour elle, qu'elle soit dans la vie comme une enfant trouvée. Clothilde sera son seul nom. Je ne veux pas non plus qu'elle vive au-

près de moi. Elle finirait peut-être par tout savoir, car j'ai des remords, monsieur, des hallucinations. Je parle tout haut pendant la nuit. Je veux l'abandonner, comme si je ne l'adorais pas, comme si elle me gênait. Je veux l'abandonner et ne jamais la revoir, jamais, vous entendez, monsieur ? Je lui donnerai, dès aujourd'hui, une assez jolie fortune pour qu'elle soit heureuse, à l'abri du besoin, et pour qu'elle puisse trouver plus tard un mari. Mais je tiens à ce qu'elle ne connaisse pas son père !

Peterson écoutait, partagé entre l'horreur que lui inspirait cet homme et la pitié pour ce père....

—Continuez, dit-il.

—J'ai fini, monsieur, car vous m'avez compris sans doute. Je viens vous amener ma fille et vous remettre tous les titres de la fortune, bien en règle. Vous prendrez soin de cette fortune, j'ai confiance en votre probité bien connue.

—Et l'enfant ?

—L'enfant, monsieur, dit Bastien, avec un effort, vous l'enverrez en France à qui vous voudrez.... C'est là que je veux qu'elle grandisse et qu'elle soit heureuse....

Sa gorge se contracta, et les derniers mots furent prononcés dans un sanglot sans larmes, nerveux, lamentable.

Il y eut un silence. Après un instant :

—Ce que j'ai rêvé là est-il possible ?

—Oui, lorsque j'aurai recueilli sur vous tous les renseignements qui me prouveront que cette enfant est bien à vous....

—Oh ! monsieur, merci, merci....

Et il s'enfuit, sa haute taille courbée, ses larges épaules comme brisées, sans plus de force, ce géant, que l'enfant pour laquelle il venait de supplier, d'implorer la pitié.

Telle était l'histoire lue par Clothilde dans le dossier.

Cette histoire, le vieux Peterson l'avait écrite à Chavarot, qu'il connaissait depuis longtemps.

De nombreuses lettres avaient été changées entre les deux hommes, puis Clothilde avait été amenée en France par Peterson lui-même, et quelque temps après, le notaire la confiait aux Angelot, à Saint-Benoit.

Et Bastien ?

Tous les ans, il venait à Rio de Janeiro, du fond des pampas désertes qu'il habitait en sauvage, et M. Peterson lui remettait les lettres qui lui étaient arrivées de Paris et dans lesquelles Chavarot parlait de sa fille.

Il les lisait, ces lettres, il les apprenait par cœur, les rendait et s'en retournait après avoir pleuré.

Puis il mourut, instituant Peterson son légataire universel ; Peterson fit retour à Clothilde de la fortune du repent, et ce fut ainsi que les années s'écoulèrent ; Peterson mourut à son tour, et son fils garda le secret, de même que Georges Chavarot, après la mort de son père.

Ce secret était entre les mains d'hommes d'honneur. Rien ne devait en transpirer sans quelque fatalité, un hasard impossible à prévoir.

Nous saurons tantôt comment il était connu de Lafistole.

Les lettres étaient longues ; elles étaient nombreuses aussi ; la matinée était très avancée quand Clothilde acheva sa désolante lecture.

Elle referma le dossier dans le secrétaire.

Sa vie à elle, maintenant, était finie.

Elle allait être, désormais, dans une perpétuelle torture.

Ah ! s'il ne s'était agi que d'elle-même ! Certes, sa douleur eût été effroyable aussi ! Du moins, il ne s'y serait pas mêlé la pensée des êtres aimés qu'atteignait son déshonneur !

Ne la voyant pas descendre, plusieurs fois Daniel était venu frapper à la porte doucement. Enfin, elle ouvrit, après un coup d'œil dans la glace qui lui montra qu'elle aurait beau faire pour surmonter son émotion, que rien ne lui rendrait désormais ses yeux limpides de femme heureuse, et la chaude pâleur de ses joues et le calme de son beau front.

C'en était fait d'elle et de sa beauté encore rayonnante.

Il eût fallu être aveugle pour ne pas s'apercevoir des ravages qu'une seule nuit avait pu faire en elle.

Daniel, non seulement n'était pas aveugle, mais il aimait sa femme comme aux premiers jours, lorsqu'il l'avait rencontrée là-bas, en la maisonnette blanche, sur la rive du Rhône.

Il jeta un cri de surprise en la voyant :

—Mon Dieu, Clothilde, es-tu donc malade ? Déjà hier tu n'étais pas bien.... Tu nous a caché que tu souffrais....

Nier, elle n'y pensa plus. Mais on ne la croirait pas.

—Je suis souffrante, c'est vrai.

—Qu'as-tu ?

—Un peu de fièvre.... Oh ! ne t'inquiète pas.

Il lui prit les mains, l'embrassa avec tendresse et souriant :

—Tu ne vas pas être malade au moment de marier ta fille !

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

DEUXIÈME PARTIE

ROSE ET MARIE-BLANCHE

—Tant pis pour lui, dit le pseudo-Grancey, c'est sa faute ! Il ne savait trop long ! Plus rien à craindre de son côté... Il ne reste qu'à hâter mon mariage...

C'était l'avis de Gilbert.

Coïncidence étrange ! Ainsi que dix-huit années auparavant, Raoul d'Areynes et Jeanne Rivat se trouvaient en même temps l'un que l'autre à deux doigts de la mort !...

Ce fut par les journaux du soir que Lucien de Kernoël apprit l'effroyable nouvelle au moment de se rendre à la rue des Tournelles où il se proposait d'annoncer à l'abbé son très prochain départ pour Joigny.

Le jeune homme avait reçu par le courrier du matin une lettre du docteur René Giroux, le priant d'avancer de quelques jours son arrivée.

En lisant le récit du crime, Lucien frissonna d'horreur et d'épouvante.

Depuis son enfance, il s'était habitué à aimer l'ancien vicaire de Saint-Ambroise comme s'il eut été son père.

La plus poignante angoisse lui serra le cœur.

Si l'abbé d'Areynes avait succombé !! S'il ne devait plus le revoir vivant !!

Il monta dans une voiture et dit au cocher :

—Rue des Tournelles... Dix francs la course ! Brûlez le pavé !

Ce fut Pélagie qui lui ouvrit et qui, en le voyant, se mit à fondre en larmes.

Lucien entra.

Raymond Schloss vint à sa rencontre.

Le jeune homme lui prit les mains.

—Tout est donc vrai ? balbutia-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Hélas !! répondit le Lorrain en courbant la tête.

—Mort ?

—Oh ! non !... ne dites pas cela !... s'écria l'ancien garde général du comte d'Areynes, non, il n'est pas mort et, quoi que pensent les médecins, je veux espérer, moi, qu'il vivra !...

—Je peux le voir, n'est-ce pas ?

Raymond Schloss secoua la tête.

—C'est impossible, cela, monsieur Lucien, répliqua-t-il. Les deux chirurgiens qui sortent d'ici ont interdit, pour qui que ce soit, l'entrée de la chambre où veille un de leurs aides avec ordre absolu de faire respecter la consigne...

—Quels sont ces chirurgiens ?

Schloss nomma deux célébrités.

—Et que disent-ils ? demanda le jeune homme tremblant.

—Rien de bon... Ils ajoutent qu'avant deux ou trois jours ils ne pourront se prononcer...

—Et l'assassin... le connaît-on, au moins, le misérable ?

—On ne le connaît pas.

—Aucun indice ?

—Jusqu'à présent, rien... Seul, M. l'abbé pourrait peut-être éclairer la justice, et il lui est impossible de parler...

—Alors, pas même un soupçon ?

—Qui soupçonner ?... M. l'abbé n'avait point d'ennemis...

Lucien était écrasé.

—Mon brave Raymond, fit-il, je vais être obligé de partir pour Joigny très prochainement. D'ici là je viendrai chaque soir prendre des nouvelles de M. l'abbé... S'il survenait quelque chose d'imprévu, faites-le-moi savoir à l'instant, je vous en prie...

—Je vous le promets, monsieur Lucien.

Le jeune homme serra les deux mains de Raymond Schloss et rentra chez lui bouleversé.

Tandis que la police lançait dans toutes les directions ses plus habiles limiers qui ne parvenaient même pas à trouver une piste à suivre, les assassins, sûrs de l'impunité, ou du moins croyant l'être, ne songeaient qu'à préparer de nouveaux crimes.

A l'hôtel de la rue de Vaugirard, on s'occupait exclusivement de la prochaine union de Marie-Blanche et du vicomte Georges de Grancey.

La jeune fille demanda à voir sa mère.

Il était impossible d'accueillir cette demande par un sèfus.

Gilbert conduisit Rose à la maison de santé d'Auteuil.

L'entrevue fut déchirante.

Henriette ne reconnut point ce visage autrefois si cher, et ne voulut même pas se prêter aux baisers de celle qui la croyait sa mère.

Rose éprouva tout à la fois une immense déception et un profond chagrin.

La vue de cette folle inerte, insensible, glaciale, raviva dans son esprit le souvenir de maman Jeanne qui, avant même d'avoir recouvré la raison, l'aimait si tendrement et lui montrait si bien.

Pouvait-elle, sans être ingrate, ne pas songer à celle qui lui avait donné un asile quand elle n'était que Rose, l'enfant trouvé, l'infirmière fugitive de l'asile de Blois ?

Assurément, les exigences de sa situation nouvelle entraveraient sa liberté d'action, mais en s'y prenant avec adresse, il y aurait certainement moyen de tout arranger.

L'enfant s'en ouvrit à son fiancé. Le pseudo-vicomte lui promit de s'occuper sans retard de la pauvre femme, qu'il irait chercher lui-même et qu'il amènerait à l'hôtel en lui recommandant la plus grande discrétion.

Il nous paraît superflu d'ajouter que le complice de Duplat et de Rollin ne se présenta même pas rue Férou, ce qui ne l'empêcha point d'affirmer à la jeune fille qu'il s'y était rendu, que la *Mendiant de Saint-Sulpice* était toujours absente et que la concierge, de qui il tenait ce renseignement, n'avait reçu d'elle aucune lettre annonçant son retour.

Rose se dit :

—Elle a retrouvé ses enfants... Elle est heureuse... Elle ne pense même plus à moi...

La jeune fille était pieuse.

Elle manifesta à son père le désir d'aller faire ses dévotions à l'église Saint-Sulpice.

Gilbert consulta de Grancey à ce sujet.

Celui-ci répondit qu'il ne voyait aucune raison sérieuse de s'opposer au désir de sa fiancée.

Rose put donc, dès le lendemain, se rendre à l'office, accompagnée par sa femme de chambre.

On était à la veille du jour de l'an.

Lucien de Kernoël, fidèle à la promesse faite par lui au docteur René Giroux, se disposait à partir pour Joigny.

Avant de s'éloigner de Paris, le cœur toujours rempli d'amour pour Marie-Blanche disparue, (il ignorait le retour de Rollin et de sa fille), il désirait revoir la pauvre Henriette et passer devant l'hôtel de la rue de Vaugirard où il avait vécu des heures si heureuses, où son cœur avait appris à aimer.

Il alla d'abord à la maison de santé d'Auteuil d'où il sortit navré, après avoir constaté qu'aucune amélioration ne s'était produite dans l'état de Mme Rollin.

D'Auteuil, il se fit conduire rue de Rennes où il descendit de voiture, et il s'engagea à pied dans la rue de Vaugirard qu'il voulait descendre jusqu'à l'hôtel d'Areynes dont il s'attendait à trouver closes toutes les persiennes, comme quelques semaines auparavant.

LXXXVII

Difficilement nous donnerions une idée de la surprise et de la joie de Lucien, quand il vit largement ouvertes les persiennes qu'il s'attendait à trouver closes.

Le mari d'Henriette était-il donc de retour à Paris avec sa fille ?

Si son absence avait été de très courte durée, c'est que Marie-Blanche était complètement remise.

Sans réfléchir, emporté par un premier mouvement irrésistible, il sonna.

Oubliant les recommandations de l'abbé d'Areynes et les termes d'extrême froideur dans lesquels il se trouvait avec Gilbert Rollin, il voulait le voir et lui demander des nouvelles de Marie-Blanche.

Le vieux militaire décoratif, à la poitrine constellée de médailles, lui ouvrit la porte et se présenta sur le seuil.

En face de ce visage inconnu, Lucien s'arrêta, un peu interdit.

—C'est vous, monsieur, qui remplacez l'ancien concierge ? demanda-t-il.

—Oui, monsieur. . . . Qu'y a-t-il pour votre service ?

—M. Rollin est-il de retour ?

—Oui, monsieur, depuis quatre jours.

—Avec sa fille ?

—Oui, monsieur.

—Est-il à l'hôtel ?

—Non, monsieur. . . . Absent jusqu'à ce soir.

—Et Mlle Marie-Blanche ?

—Sortie aussi.

—Avec son père !

—Non, monsieur. Mlle Rollin est allée entendre l'office à Saint-Sulpice.

Lucien se retira.

Marie-Blanche étant à Saint-Sulpice, il pourrait la voir et lui parler.

Il se dirigea rapidement vers l'église.

Au moment où il atteignit le grand portail où ne se trouvait plus la petite boutique portative de la Mendiante de Saint-Sulpice, l'office était terminé et déjà les fidèles commençaient à quitter l'église.

Le jeune homme se plaça à une certaine distance, guettant la sortie de Marie-Blanche, qu'il ne pourrait manquer d'apercevoir au passage.

Elle parut, en effet, accompagnée de sa femme de chambre.

Abaissant sa voilette sur son doux visage, elle achevait de descendre les degrés.

Lucien s'approcha d'elle vivement.

—Mademoiselle. . . . Chère Marie-Blanche. . . . fit-il en lui tendant les deux mains

Rose, stupéfaite, recula d'un pas.

—Chère Marie-Blanche. . . . répéta Lucien.

La jeune fille attacha sur lui un regard d'une expression sévère, et lui dit d'une voix sèche :

—Vous vous trompez certainement, monsieur. . . .

Et elle voulut continuer son chemin.

Lucien pâlit.

—Me tromper. . . . balbutia-t-il, me tromper. . . .

—Certes ! Je me nomme en effet Marie-Blanche ; mais je ne vous connais pas. . . .

Le jeune homme se demanda s'il était bien éveillé ou s'il faisait un mauvais rêve.

—Vous ne me connaissez pas, moi, Lucien de Kernoël. . . . s'écria-t-il. . . .

—Non, monsieur, et je vous prie de vous éloigner. . . .

—Marie-Blanche. . . . Marie-Blanche. . . .

—Ah ! laissez-moi passer, monsieur, sinon je vais croire que vous avez perdu la raison et j'appellerai pour qu'on me délivre de vous !

Et Rose passa, la tête haute, devant le jeune homme pétrifié.

Pendant quelques secondes il resta muet, immobile, les pieds cloués au sol, regardant d'un œil effaré celle qu'il aimait s'éloigner d'un pas rapide.

—Est-ce que je deviens fou ? se demanda-t-il enfin avec désespoir. Que s'est-il passé ? que se passe-t-il ? Pourquoi Marie-Blanche refuse-t-elle de me reconnaître ? Pourquoi ce mépris ? que lui ai-je fait ? . . . Elle ne m'aime plus ! . . . Oh ! . . . mon Dieu, elle ne m'aime plus !

Et Lucien regagna sa demeure en s'efforçant d'étouffer ses sanglots, mais, une fois chez lui ils éclatèrent et ses larmes jaillirent.

Vainement il s'efforçait de trouver une explication plausible à ce qui venait de se faire. Rien, rien au monde, pas même l'indifférence succédant à l'amour, ne pouvait expliquer et justifier la conduite de Marie-Blanche !

En face de cette sombre énigme, Lucien sentait son cerveau craquer. Mais il était un homme et il eut au bout d'un peu de temps la force de réagir contre sa douleur et d'imposer silence à son désespoir.

—C'est bien, fit-il avec amertume, aimer qui me dédaigne serait lâche. Je n'aimerai plus !!

Il devait partir le soir même pour Joigny. Quelques heures seulement le séparaient du moment de ce départ. Il en profita pour boucler sa malle et l'envoyer à la gare de Lyon.

Avant de prendre le train, il tenait à se rendre rue des Tournelles afin d'avoir des nouvelles de l'abbé d'Areynes, dont il allait s'éloigner sans avoir pu se soulager en lui confiant ses peines.

Schloss lui donna communication du bulletin que signaient chaque jour les deux chirurgiens soignant le blessé.

Ce bulletin était peu rassurant.

Aucune amélioration ne se manifestait dans l'état de l'aumônier de la grande Roquette.

Ce fut donc le cœur doublement meurtri que Lucien de Kernoël quitta Paris.

Lorsque le docteur René Giroux, propriétaire et directeur de la maison de santé de Joigny, revint de voyage, son frère Pierre, le comptable qui avait géré l'établissement, fut obligé de lui rendre compte de tout ce qui s'était passé pendant son absence.

Lui cacher quoi que ce soit était impossible.

La première chose qu'il fit fut de lui avouer que sous le coup des menaces que nous connaissons il avait été obligé de recevoir une jeune fille qui semblait mortellement atteinte et dont on lui avait payé l'internement.

René Giroux ne put maîtriser la colère que lui causait cette nouvelle et il malmena vigoureusement son frère pour avoir accepté un pareil marché.

A une autre époque il aurait pu fermer les yeux et se contenter d'empocher l'argent sans mot dire. Mais en ce moment où il songeait à se retirer des affaires et où il était même en pourparlers sérieux au sujet de la vente de son établissement, le marché consenti présentait un danger.

Il ne fallait pas que l'acheteur qui lui succéderait pût douter un instant de son honorabilité personnelle et par conséquent de celle de l'asile qu'il dirigeait depuis vingt années, avec tant de talent et de succès.

Sa responsabilité était mise à couvert, soit, mais cela ne lui suffisait plus.

Avec l'âge les craintes venaient.

Quand il pensait aux sombres drames inconnus, étouffés entre les quatre murailles d'une cellule dont sa maison avait été plus d'une fois le théâtre, de vagues remords commençaient à pénétrer dans son âme.

Enfin il lui fallut bien se calmer en présence des explications de son frère prouvant indiscutablement qu'un refus d'admission pouvait les perdre tous deux, mais ils se réserva d'agir comme bon lui semblerait avec sa nouvelle pensionnaire, sans tenir compte des engagements pris vis-à-vis l'ancien infirmier de Nouméa devenu le vicomte Georges de Grancey.

Dès le jour de son arrivée il se fit communiquer le procès-verbal parfaitement régulier en apparence, revêtu des signatures dûment légalisées de deux médecins, et par conséquent faisant foi.

Puis il alla visiter avec son frère la malheureuse enfant condamnée, inscrite sur le livre d'entrées de l'asile sous le nom d'Aline-Eugénie Pertuis.

Marie-Blanche, à laquelle Pierre avait jugé opportun d'administrer de légères doses de belladone, convaincu qu'il agissait dans l'intérêt du docteur René, n'était guère que l'ombre d'elle-même.

La mort semblait avoir pris possession de la pauvre et charmante créature.

Sa mémoire n'existait plus, et c'est à peine si de faibles lueurs d'intelligence s'éveillaient parfois en elle.

Le docteur ne put s'empêcher de frémir en voyant les ravages causés par le terrible poison.

Son cœur serré se révolta.

—Ah ! c'est aussi par trop hideux ! dit-il tout à coup à son frère stupéfait. Je ne veux pas que cette enfant meure ! Je ne veux pas terminer ma carrière en m'associant à un crime ! . . . Non seulement je ne la laisserai pas mourir, mais je livrerai aux tribunaux ceux qui ont décidé sa mort ! . . .

—Y songes-tu ? s'écria Pierre épouvanté.

—J'y songe parfaitement, et, ce que je viens de décider, je le ferai ! . . .

—Mais c'est me perdre ! . . .

—Ne crains rien ! Je saurai manœuvrer pour te mettre à l'abri, et puis d'ailleurs, moi avant tout ! Je ne suis plus jeune et je suis riche ! Je ne risquerai pas certes d'aller m'asseoir sur la sellette de la Cour d'assises ! . . .

Quand le Dr René Giroux avait pris une résolution, rien ne pouvait la lui faire modifier.

Le lendemain, après avoir donné des ordres sévères relatifs au traitement de la jeune malade, il partit pour Paris, muni du certificat d'internement signé par les docteurs Liray et Despreaux, et donnant l'adresse de la famille d'Aline-Eugénie Pertuis.

Dès sa première démarche la prodigieuse habileté des criminels lui apparut.

À l'adresse indiquée, c'est-à-dire au numéro 56 du boulevard de Strasbourg, la famille Pertuis était absolument inconnue aussi bien que rue de l'Aqueduc où le procès-verbal faisait naître Aline-Eugénie, et aucune enfant portant ces noms n'avait été inscrite le 3 août 1871 à la mairie de l'arrondissement.

Il restait au docteur René à trouver les deux médecins ayant signé cette pièce étrange.

Tous deux étaient en fuite, accusés de complicité de manœuvres abortives.

LA CONSOMPTION EST-ELLE GUÉRISSEBLE

Voulez-vous vous guérir de la consommation ? Soignez-vous sérieusement dès le début. Le *Baume Rhumal*, est le remède par excellence pour toutes les affections graves de la poitrine. On ne saurait vous recommander un remède plus efficace. Dosage scientifique, sécurité absolue, effet certain, action très rapide ; voilà les qualités que trouveront les malades dans le *Baume Rhumal*, qui, par son prix est à la portée de toutes les bourses 25c le flacon. Dans toutes les pharmacies et épiceries.

CHOSSES ET AUTRES

— Il y a dix-huit Américaines qui portent le titre de princesse par mariage.

— Le choléra asiatique se propage rapidement en Egypte. Tous les jours le fleau fait un grand nombre de victimes.

— Les velours sont en honneur à Paris. Les tons clairs se voient beaucoup au théâtre.

— Il faudra 7,500 boîtes de scrutin pour les prochaines élections fédérales, au Canada.

— Au Soudan, lorsqu'une personne est mordue par un chien enragé, on tue l'animal immédiatement et on l'ouvre ; on prend le foie qu'on fait griller au feu et le patient est tenu de le manger au complet.

— Le premier qui ait expliqué le vrai caractère du soleil, et émis l'idée que c'était un dieu, Anaxagore né en Ionie l'an 500 A. C. Pour cette hérésie il fut puni comme un athée.

— Les commis doivent autant que possible savoir gagner la confiance du public. C'est un art véritable qu'ils doivent s'efforcer d'acquiescer aussi bien que la connaissance de leur métier et de leur stock.

EFFICACITÉ INSURPASSABLE

Le *Baume Rhumal*, dont la supériorité est attestée par des milliers de guérisons opérées dans des cas souvent désespérés, guérit non seulement les rhumes, mais en détruit les germes et fortifie l'organisme contre le danger d'une rechute immédiate. 25 cents les seize doses partout.

"The London Sports Big Burlesque Company" donnera cette semaine des représentations l'après-midi et le soir au théâtre Royal. De nombreux artistes de talent sont attachés à cette troupe dont les succès dans toutes les villes des États-Unis ont été aussi brillants qu'ils sont légendaires. Il y a dans cette troupe plusieurs danseuses grotesques françaises dont la mimique est assez suggestive pour dérider les plus blasés et dont les talents dans l'art chorégraphique est supérieur.

— Un appareil nouveau, ayant pour but d'éviter aux voyageurs de dépasser la station à laquelle ils comptent descendre, vient d'être mis à l'essai sur diverses lignes des chemins de fer allemands. Dans chaque compartiment est aménagé un tableau indicateur fonctionnant automatiquement et indiquant la prochaine station où le train doit s'arrêter. Ce nom reste visible jusqu'à ce que le convoi ait quitté le point d'arrêt et il est remplacé aussitôt par la désignation de la station suivante.

L'INSTRUCTION GRATUITE

Vous ne paierez rien pour lire ces lignes, et cependant, elles doivent servir à votre instruction, ne l'oubliez pas. Un rhume, une toux, un enrouement, une bronchite doivent être traités dès le début. La guérison est plus prompte, plus prompte, plus certaine et plus radicale que si vous laissez le mal s'implanter. En toutes occasions, au début du mal, pendant le mal, même en ce cas de toux

Souffrances Atroces
PROVENANT DE
RHUMATISMES

C. H. King, Water Valley, Miss., guéri par
La Salsepareille d'Ayer

"Pendant cinq ans, j'ai souffert de douleurs atroces provenant de rhumatismes musculaires. J'ai essayé de toutes les médecines connues, j'ai consulté les meilleurs docteurs, je suis allé trois fois à Hot Springs, Ark., où j'ai dépensé 1000 dollars, sans compter les notes de docteurs, mais je n'ai pu obtenir qu'un soulagement temporaire. J'avais tellement maigri que j'en étais arrivé à ne peser que quatre-vingt-treize livres; j'avais le bras et la jambe gauches tout déformés, les muscles s'étant retournés comme des nœuds.



Je ne pouvais pas m'habiller sans aide et pouvais seulement me traîner dans la maison en m'appuyant sur une canne. Je n'avais pas d'appétit et les médecins m'assuraient que je ne pourrais pas vivre. Après avoir essayé de tout, et avoir enduré les plus affreuses tortures, je commençai à prendre de la Salsepareille d'Ayer. En moins de deux mois, je pouvais marcher sans canne. En trois mois mes membres commencèrent à reprendre leurs forces, et dans l'espace d'un an j'étais guéri."

La Salsepareille d'Ayer
La Seule admise à l'Exposition de Chicago.

chronique ou invétérée, il n'est qu'un seul remède qui puisse vous guérir radicalement, c'est le *Baume Rhumal*. N'en achetez pas d'autre. 25c la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

JEUX ET RECREATIONS

CHARADE

On voyage dans mon Premier ;
On voyage dans mon Dernier ;
On fascine par mon Entier.

ARITHMÉTIQUE

Comment soustraire quarante-cinq de quarante-cinq pour qu'il reste quarante-cinq ?

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NUMÉRO 630

Arithmétique.—Les nombres demandés sont 37 et 21.

Opération : $\frac{37}{2} = 18,5 - 15 = 3,5 = \frac{7}{2}$

Charade.—Le mot est : Ver-tu.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe Hâle, Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il enlève, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

II date de 1840

64 St-Denis-12

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTRÉAL

Débitures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE L'ACCESSION
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,

BATISSE 'BRITISH EMPIRE,' MONTRÉAL.
Achète des débitures et autres valeurs désirables.

AUX DAMES

ACADEMIE FONDEE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblée, l'Essai, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc.

ACADÉMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.

Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prix spéciaux pour marchands.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

DERNIER MODÈLE DE LA MAISON
LEOTY
8, Place de la Madeleine, PARIS
Les Célèbres
Corsets
LEOTY
Parfaitement modélés, Hygiéniques et d'une coupe unique, sont adoptés par toutes les élégantes.

On peut se les procurer directement à Paris.
Les Dames sont priées d'écrire à M^{lle} LEOTY ou de venir chez elle, 8, place de la Madeleine.

LE SEUL
journal illustré des Dames qui publie environ cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est

LA SAISON
30, Rue de Lille, Paris
Un numéro spécimen est envoyé gratuitement, vous conviendrait-il qu'il est en même temps le plus riche en littérature saine et le meilleur marché entre tous

Banque Ville-Marie

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courants, égal au taux de six pour cent (6 p.c.) par an, a été déclaré sur Capital payé de cette institution, et qu'il sera payable au Bureau Chef ou à ses Succursales, le ou après lundi, le premier jour de juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au Bureau principal, mardi, le 16 juin prochain, à midi.

Par ordre du Bureau de Direction,
W. WEIR, Président.

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE No 61

Avis est par les présentes donné qu'un dividende de trois pour cent (3 p.c.) pour les six mois courant, égal au taux de six et demi pour cent par an a été déclaré sur le capital payé de cette institution et sera payable au bureau de la banque à Montréal, le et après lundi, le 1er juin prochain. Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau de la Banque, de Montréal, mercredi, le 17 juin prochain, à midi. Par ordre du Bureau de Direction,
TANCREDE BIENVENU, Gérant.

.....LISEZ.....

"Le Monde"

LE GRAND JOURNAL
LIBÉRAL-CONSERVATEUR
DE MONTRÉAL

Le mieux renseigné sur les brûlantes questions politiques du jour.

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

UN MEDIUM D'ANNONCE

HORS LIGNES
Bureaux : No 75, Rue St-Jacques
(Entre La Presse et La Patrie)

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris
possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, la **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE**.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ ; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.



Une Lettre de Montréal.

Le True Witness et Chronicle, Montréal, Can., publiait le 24 Octobre, 1888:— Nous recevons une lettre d'un de nos citoyens bien connus, Mr. E. Boisvert, qui nous dit que sur la recommandation du Très Rev. M. Marchand, de Drummondville, il fit usage du Tonic Nerveux du Père Koenig contre cette terrible maladie, les attaques nerveuses, que quelques bouteilles le guérirent après qu'il eût souffert pendant 8 ans, il recommande fortement à tous ceux qui souffrent de maladies nerveuses d'essayer ce remède.

Paroxysmes Affreux.

CARTHAGE, OHIO, Jan., 1894.
Nous avons fait usage avec les meilleurs résultats, du Tonic Nerveux du Père Koenig, c'est surtout dans les cas d'hystérie qu'il en supprime les paroxysmes affreux.

SEURS DU BON PASTEUR.

GRATIS Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades Pauvres recevront cette médecine gratis.
Ce remède a été préparé par le Rév. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00.

AGENTS

E. McGales, 2123, Notre-Dame, Montréal.
Laroche & Cie Québec.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale de France* et de l'Etranger.



FAUSSES DENTS SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.



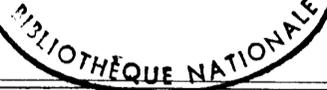
CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to **MUNN & CO.**, who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A full amount of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the *Scientific American*, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address **MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.**

EXTRA-VIOLETTE Violet AMBRE ROYAL
Véritable et suave Parfum DE LA VIOLETTE
Nouveau Parfum extra-fin.
PARIS 29, R^e des Italiens
Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.
SEUL INVENTEUR DU

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

5081

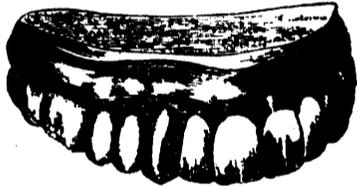
80-11-07



— PRODUITS DE LA —
GRANDE CHARTREUSE
LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:
POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
AU CANADA
LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
ALIMENTAIRES
de **MONTRÉAL** (limitée).
L. Garnier

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistable que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROUSSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

POUDRE

— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE

216, SAINT-LAURENT

MONTRÉAL

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**, le plus complet des journaux français illustrés et littéraires du Canada.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités : Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 23 mai 1896

53,248

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques

MONTRÉAL

S. Carsley & Cie

A RESPONSABILITÉ LIMITÉE

MONTRÉAL

1765 à 1783 RUE NOTRE - DAME

Le Plus GRAND MAGASIN

DE MONTRÉAL

GRANDE VENTE

DE CHANGEMENT

Lisez ! Lisez ! Lisez !

Percales à Dessins

Demain nous offrirons 1,200 verges seulement de percales françaises à dessins, de première qualité, très large, couleurs sombres et claires et jolis patrons, spécialement convenables pour blouses d'été et robes d'enfants. Prix à Montréal 20c. Seulement 9c.

Corsets d'Eté

150 corsets d'été pour dames, fabrication très légère, coupe parfaite, et hygiénique. Régulier 50 cents. Seulement 39 cents.

Souliers d'Eté pour Dames

Environ 100 paires de souliers lacés en kid fin du Brésil, pour dames, doublés de kid, bouts tournés à la main, lacets de soie. Prix régulier pas un sou de moins que \$2.00. Nous les vendrons dans le département des souliers, à \$1.15 la paire.

Nattes de Chine

100 rouleaux de nattes chinoises dans une variété de couleurs, patrons de la saison seulement, 36 pouces de large. Valeur régulière 15c. Seulement 9c la verge. Quantité limitée.

Bons Marchés dans les Etoffes à Robes

1,000 verges d'étoffes à robes, effets de tweed, à raies, très choisies, bonnes couleurs utiles, double largeur, valant 21c ; seulement 14c la verge.

23 pièces de magnifiques étoffes à robes, effets de tweed, variété de couleurs, double largeur. Valeur régulière 25c, seulement 17c la verge.

Magnifiques Challies

Ces marchandises se vendent rapidement. Il en reste encore environ 3,000 verges de riches challies français, tout laine, 32 pouces de large, qualité extra, dessins choisis et nouvelles couleurs. Prix régulier 35c à 40c, seulement 19c.

Ombrelles

Des centaines d'ombrelles pour dames et enfants seront offertes demain à des prix spéciaux de bon marché.

Ombrelles en soie à franges, toutes les principales couleurs, pour dames, \$1.50 à \$6.00.

Riches ombrelles en soie, effets et couleurs de Dresde, pour dames, \$5.20 à \$8.85.

LA CIE S. CARSLY (Limitée)

1765 à 1783, Notre-Dame